A Monsieur [illegible]
Membre de l'Académie Française
Hommage respectueux de l'auteur
[illegible]

L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

EN ACCORD AVEC LA

RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE

INTERNATIONALE

EN 40 LANGUES



L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

EN ACCORD AVEC LA

RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE INTERNATIONALE

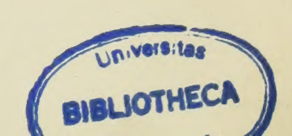
EN 40 LANGUES

PAR

E.-J. STUDER

(*Extrait de l'ouvrage paru en 1902*)

PARIS
TYPOGRAPHIE PHILIPPE RENOUARD
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19
—
1904



AVANT-PROPOS

Il n'est plus personne aujourd'hui qui n'ait entendu parler de **volapuk** ou d'**esperanto** ou de **réforme orthographique,** mais la plupart avec le sens vague d'un changement quelconque dans la façon de parler ou d'écrire et sans attacher une importance spéciale à l'un de ces vocables. Aussi est-on profondément attristé, en parlant de la réforme de l'orthographe, d'entendre l'exclamation banale : **Ah! le volapuk!**

Permettez-moi de vous dire en aussi peu de mots que possible ce que signifient le volapuk ou l'esperanto, et ce qu'on doit entendre par la réforme de l'orthographe.

Le volapuk du Dr Schleyer et l'esperanto, son rival nouveau-né du Dr Zamenhof, sont synonymes de **langue internationale,** et *leur but est* non seulement *de correspondre avec l'univers entier et d'en recevoir des nouvelles sans passer par l'intermédiaire d'un traducteur,* mais encore *de circuler de par le monde et de se faire comprendre* **de tous** *sans avoir besoin d'un interprète.*

On avait naturellement songé tout d'abord à revenir à la mère de nos idiomes européens, au *sanscrit*, parlé jusqu'au VIe siècle environ avant notre ère; puis au *grec*, sa fille la plus illustre, connue dans tout l'Orient

depuis les conquêtes d'Alexandre, et enfin à sa cadette, le *latin*, répandu parmi les nations de l'Occident à la suite des armées romaines. Mais les difficultés d'acquisition de ces langues mortes sont tellement grandes que les élèves des lycées de tous les pays ne peuvent réussir à se les assimiler complètement.

Choisir, au contraire, une langue moderne comme l'*anglais*, l'*allemand* ou le *français*, devient impossible pour la bonne raison qu'aucun peuple ne saurait consentir à la suprématie intellectuelle attribuée à celle d'entre les nations dont l'idiome serait seul universellement connu et qui, de par la force des choses, deviendrait la langue unique de l'humanité.

Ainsi chaque peuple gardant son idiome national pour l'expression de ses sentiments, dont la suprême et délicate quintessence constitue la littérature nationale, il n'était plus nécessaire de demander *à un langage neutre, étranger*, d'être à même de traduire ces sensations spéciales à chaque nationalité. *Cette langue internationale* ne serait désormais qu'*une langue seconde* et non point *un idiome littéraire ;* son influence serait limitée *au seul domaine utilitaire ;* elle serait, en un mot, *un instrument quasi matériel*, propre à être manié par les savants, les commerçants, les voyageurs et... Monsieur tout le monde !

L'alphabet de cette langue doit logiquement être composé de signes aisément prononçables par l'ensemble des peuples civilisés, *avec un son pour chaque signe* et *un signe pour chaque son.*

Ses mots seront choisis parmi les plus faciles à retenir dans les langues modernes, comme pour l'esperanto, ou même fabriqués de toutes pièces dans le volapuk.

Sa grammaire évitera les difficultés accumulées dans les nôtres et assignera à chaque mot une place immuable dans la phrase, de sorte que le Bourgeois gentilhomme n'aura plus besoin d'un professeur de philosophie pour exprimer sa flamme à Dorimène en un langage rationnel ; il ne pourra faire sa déclaration autrement que par cette suite de mots : « *Marquise belle! Vos yeux beaux font mourir moi d'amour!* »[1].

Enveloppée dans ces formes rigides, cette langue serait plus facilement acquise que tout autre idiome policé, *par une élite internationale* et réaliserait un progrès *beaucoup plus appréciable* au point de vue des échanges mercantiles et des relations scientifiques que le grec dans l'antiquité et le latin au moyen âge.

Cependant, abstraction faite des voyageurs mondiaux et même des globe-trotters, qui ne s'arrêtent en général que dans les centres importants, à quoi serviraient bien *ces langues secondes* **pour tous** à un chauffeur allemand, italien ou espagnol égaré dans nos campagnes, si elles n'étaient enseignées à l'école primaire? Mais quelque léger que soit l'effort demandé aux enfants des pays civilisés, il faudra toujours allonger d'autant le programme des études déjà trop succinctes aujourd'hui. Il est permis de se demander si, pour être agréable au petit nombre d'élus, des générations entières devraient succomber sous le faix.

Heureusement... les réformateurs de l'orthographe disent : malheureusement!... trop de temps est perdu à l'école pour faire comprendre aux enfants, contre toute raison, qu'il faut écrire des *bambous* et des *landaus* avec *s*, mais des *hiboux* et des *chevaux* avec *x;*

1. Voir l'article Ier du 1er janvier 1902 de la Revue : *Vers la langue internationale,* par M. Léon Bollack.

j'*achète* avec un seul *t*, mais je *cachette* avec deux, *frénétique* avec *f*, mais *phrénologie* avec *ph; théâtre* avec *th*, mais trône sans *h; style* avec *y*, mais *stimulant* avec *i; école* avec *c*, mais *écho* avec *ch; dizaine* avec *z*, mais *dixième* avec *x; holocauste* avec *h*, mais *olographe* sans *h*, etc., etc.

Ils se demandent avec horreur, comment à l'âge où les facultés s'éveillent, où il importe, par conséquent, de ne recevoir que des notions justes, de ne se livrer qu'à des exercices propres à développer l'intelligence, la raison et le jugement, comment on peut exiger des enfants, sous peine d'échouer au certificat d'études, d'écrire *confidentiel* avec un *t*, quand on écrit *confidence* avec un *c; tarière* en face de *carrière; siffler* vis-à-vis de *persifler;* des *timbres-poste* sans *s* final, mais des *malles-postes* avec l'*s* final; *gibelotte* et *matelote*, *allonger* et *alourdir*, *aplanir* et *applaudir*, *abattre* et *abatage*, etc., etc.?

Cette science à elle seule absorbe la plus grande partie des heures consacrées à l'instruction élémentaire; car il est bien évident que, l'intelligence y demeurant étrangère, on ne peut l'acquérir qu'à force d'exercices mécaniques mille et mille fois répétés!

Cessez donc, disent-ils à l'Université, qui s'en est adjugé le monopole, d'enseigner une orthographe qui, dans sa forme actuelle, n'est qu'une matière pleine d'imperfections, d'anomalies et d'incohérences ou plutôt réformez-la, simplifiez-la, selon l'opinion de deux écrivains, Sainte-Beuve et Littré, dont l'autorité en ces matières est la plus grande peut-être qu'on puisse invoquer :

« Ceux qui s'effraieraient du changement d'orthographe, dit Littré, ne doivent pas se faire illusion sur

l'apparente fixité de celle dont ils se servent. On n'a qu'à comparer l'orthographe d'un temps bien peu éloigné, le XVIIe siècle, avec celle du nôtre, pour reconnaître combien elle a subi de modifications. »

Et, en effet, le grand Corneille lui-même s'exprimait ainsi en 1664, dans l'*Auis* (l'avis) au lecteur de son Théâtre, *reveu* et corrigé par l'*autheur :* « Vous trouverez quelque chose d'étrange aux *innouations* à l'*ortographe* que j'*ay* hazardées *icy*, et *ie* veux bien vous en rendre raison. L'*vsage* de notre langue est à présent si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'*Estats* où elle ne soit connue ; c'est ce qui m'a fait croire qu'il ne serait pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux *estrangers*, qui s'y *trouuent souuent embarrassez* par les *diuers* sons qu'elle donne quelquefois aux *mesmes* lettres. Les Hollandais m'ont frayé le chemin et donné *ouuerture* à y mettre distinction par de différents caractères que jusqu'*icy* nos imprimeurs ont *employé* (sic) indifféremment. »

Ainsi en vue de favoriser l'expansion du français au dehors et de faciliter la lecture de son théâtre, Corneille croyait pouvoir, *sans commettre d'attentat contre la langue*, réformer l'orthographe. Aussi l'exemple ne fut pas perdu. D'un seul coup, en 1740, l'Académie française modifia l'orthographe de *cinq mille mots* sur dix-huit mille que contenait alors le dictionnaire, et l'honneur de cette réforme revenait en grande partie à l'abbé d'Olivet.

Vingt-deux ans plus tard, en 1762, l'Académie ajouta deux lettres à l'alphabet en distinguant l'*i* du *j* (*jouir* au lieu de *iouir*) et l'*u* du *v* (*sauver* au lieu de *sauuer*) ; d'où transformation, c'est-à-dire *changement*

de figure de tous les mots contenant une de ces lettres.

« Depuis lors, dit Sainte-Beuve, il faut l'avouer, le siècle ne paraît point s'être enhardi; il y aura de l'effort à faire pour introduire dans l'édition (du Dictionnaire de l'Académie) qui se prépare *toutes les modifications réclamées par la raison*, et qui fassent de cette publication nouvelle une date et une étape de langue. *C'est à quoi cependant qu'il faut viser.* »

« Et cette réforme, conclut M. A. Renard[1], le digne émule de l'abbé d'Olivet, il la faut, non pas timide et honteuse, disséminée un peu capricieusement à travers les méandres du vocabulaire et de la syntaxe, mais large, méthodique et systématique, autant que prudente et modérée, telle enfin que la demandent : MM. Gaston Paris, Gréard, Anatole France, Émile Faguet, de l'Académie Française, M. L. Havet, de l'Institut, MM. F. Brunot, professeur à la Sorbonne, et Clédat, doyen de la Faculté des lettres de Lyon; telle que la demandait Sarcey, l'apôtre du bon sens, telle enfin que la voulaient Sainte-Beuve et Littré. En attendant, le temps qui s'écoule est du temps perdu. »

Oui, en effet; car tout autour de nous on a marché. En Espagne, par un décret royal (1818), sur la proposition de l'Université de Salamanque, l'ancienne orthographe, tout aussi monstrueuse que la nôtre, fut simplifiée sans causer le moindre dommage à Cervantes et à son Don Quichotte !

En italien, la langue la plus proche du latin et du grec, il n'y a plus ni *th*, ni *ph*, ni *y*, et le Dante comme le Tasse n'y a rien perdu aux yeux de ses admirateurs.

L'allemand a vu ses *h* muettes surtout se raréfier

1. Voir l'article VII du 1er avril 1901 : *Contre l'orthographe*, par Auguste Renard, professeur au lycée de Caen.

singulièrement et voit tomber un à un les vestiges d'un passé plus ou moins respectable.

L'anglais seul n'a pas encore trouvé sa voie. Il y faudra malheureusement des coupes sombres et **l'Association philologique américaine,** réunie à Hartford en 1876, a fait entrer le projet de réforme **dans une phase nouvelle,** en adoptant à l'unanimité le rapport suivant de sa commission, présidée par W. S. Whitney :

« L'orthographe étymologique n'est qu'une concession à la faiblesse des préjugés ; car **l'unique fonction d'une écriture alphabétique est de représenter la parole avec intelligence et fidélité.**

« L'idéal d'un alphabet consisterait à **représenter chaque son par un signe invariable,** sans que toutefois cet alphabet eût à **préciser les moindres nuances** de l'articulation.

« L'alphabet latin étant fermement établi chez les peuples civilisés, il ne faudrait pas songer à le remplacer, mais **à l'adapter à l'anglais avec toutes les améliorations possibles et en vue d'un usage universel parmi les autres nations.**

« Pour amener cette réforme, il faut briser, par tous les moyens possibles, **l'immense et sot préjugé** qui regarde l'orthographe actuelle **comme étant la langue elle-même, comme ayant un caractère sacré** et préférable à tous autres moyens de représenter la parole. »

Ce rapport provoqua dans la presse littéraire des États-Unis un grand enthousiasme et l'éclosion de plusieurs systèmes qui n'avaient que le défaut de s'adapter spécialement à la langue anglaise.

Le mien seul, paru en anglais en 1884, se fit remarquer par son caractère franchement international.

Répondant au programme tracé plus haut, **cette réforme orthographique internationale** ne combat *aucune réforme particulière sérieuse* chez aucuns, mais tend à les orienter toutes, conformément aux intérêts du monde entier y compris le leur propre : c'est-à-dire à **montrer comment on pourrait écrire sa langue maternelle avec un minimum d'effort et lire instantanément les langues étrangères avec une précision suffisante.**

L'accueil gracieux qui a été fait à l'édition générale pour les quarante principaux idiomes, parue en 1902, par Leurs Majestés l'empereur d'Allemagne, le tsar de Russie, les rois d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, de Grèce et de Suède, comme aussi du président des États-Unis, ainsi que de nombreuses personnalités politiques et littéraires, m'enhardit à en publier **l'extrait spécial au français** que voici.

E.-J. STUDER.

LA LANGUE FRANÇAISE

Victor Hugo travaillait à sa *Légende des siècles* quand un jour, en revenant de déjeuner, il trouva sur sa table un bout de papier bien découpé, sur lequel étaient tracés les trois mots suivants : **Cris de l'ane**. C'était sans doute un reproche, une supplique peut-être du pauvre animal au poète, qui nous avait tant intéressé aux souffrances de l'humanité, sans accorder encore une humble pensée aux misères du pauvre être...

Après avoir réfléchi un instant Victor Hugo sonna sa domestique pour lui demander comment cet écrit se trouvait sur sa table... « Oh ! monsieur, dit-elle en voyant le papier entre les mains de son maître, je vous demande pardon de vous avoir dérangé vos livres ; c'est une étiquette pour un pot de confitures »...

— « Un pot de confiture ! » répéta le grand homme...

— « Oui, monsieur, pour les **cerises de l'année !** »

Et en effet, donnez à chaque signe le son correspondant de l'alphabet et vous avouerez que, par rapport au bon sens en orthographe, la domestique serait sortie des premières au concours.

Sans doute, un académicien vous dirait qu'il y a une raison d'être pour chaque lettre dans le mot *cerises*.

Il vous montrerait que le nom du fruit venait de l'endroit où on le cultivait, Κερασοῦς, une ville de l'Asie Mineure, d'où le général romain Lucullus, le fameux gastronome, l'avait transplanté en Europe.

Il vous expliquerait ensuite que les Latins, ne se servant de la lettre K que lorsqu'elle était suivie de la voyelle *a*, avaient transformé le mot grec en *Cerasum*; comment ensuite les Barbares, négligeant les inflexions latines, se débarrassaient de la finale *um*, que les grammairiens français remplacèrent très judicieusement par un *e* muet, et enfin comment ces guerriers avides n'avaient fait qu'une bouchée de la délicieuse κεράσιον dans leur mono-syllabique *kers* dont ils finirent par faire leur *Kirsche*.

En français, heureusement, des idées plus saines prévalurent : l'*a* ne se perdit pas entièrement, mais fut changé en *i* et, vers le milieu du VIIIe siècle de notre ère seulement, par une curieuse transformation dans l'articulation du *c* devant *e* et *i*, le mot fut enfin prononcé, il est vrai, comme la domestique l'avait écrit. Cependant, finirait-il par vous dire avec un sourire paternel, cette domestique n'était pas forte en grammaire; car elle a oublié l'*s* finale, que l'on ne prononce pas, mais qui n'en est pas moins le signe du pluriel !

Vous en faut-il davantage pour vous ouvrir les yeux sur un abus d'autant plus pernicieux qu'il se présente sous les auspices d'un principe héréditaire? Le français, nous assure-t-on, n'est qu'un latin corrompu et nous devons, sous peine de déchéance, écrire en latin tout en prononçant à la française !

Mais le français a pour base le celtique comme l'allemand de nos jours le gothique d'antan. L'un et l'autre sont mélangés de mots étrangers en proportion de

leurs rapports avec les voisins. Le latin lui-même n'est qu'un pot-pourri d'*osque*, d'*étrusque*, de *grec* et de *gaulois*; car ce dernier était la langue de tout le nord de l'Italie 300 ans avant l'expansion de Rome hors du Latium. Et l'*osque*, dialecte pélage des montagnards apennins et *base* du latin, comme le latin lui-même, n'eut jamais *comme langue vulgaire*, un domaine bien étendu même en Italie ; car les Sabins, tout près de Rome, conservèrent, au rapport de Varron, jusqu'au premier siècle de notre ère, l'usage de *leur idiome étrusque.* Et le *grec* ne cessa, jusqu'à l'invasion des Barbares, d'être employé comme *langue vulgaire* dans la partie méridionale de l'Italie et dans la Sicile.

Les divers municipes de l'Italie centrale, ayant accepté par force le latin comme *langue officielle*, essayèrent de revenir à l'usage public de *leurs langues particulières*, dès qu'ils crurent le moment opportun, témoin la loi Julia qui fit disparaître des actes publics l'emploi de tout idiome autre que le latin *pendant la guerre sociale.* Et les Romains, impuissants à faire parler le latin à leurs plus proches voisins, auraient introduit leur langue dans les plus humbles foyers des provinces éloignées ? Mais les écoles de Lyon et de Besançon fondées par Caligula n'auraient jamais pu contenir qu'une élite !

L'Alsace-Lorraine a été gouvernée en français pendant plus de deux cents ans sans que le peuple des campagnes fût représenté au dernier moment par plus d'une demi-douzaine de personnes dans chaque village capables de converser en cette langue, tandis que le reste se contentait *d'émailler á l'occasion* son patois maternel de quelques mots et d'expressions plus ou moins françaises. Presque tous cependant avaient

appris à lire en cette langue et les jeunes gens plus nombreux que dans aucune autre province s'étaient pressés autour du drapeau de la France aimée !

En est-il autrement dans les autres provinces, voire même à l'étranger? Parle-t-on en Allemagne, où l'enseignement primaire obligatoire est premier en date, la même langue au nord, au centre et au midi ? Administrativement oui! familièrement non ! Et « l'on conviendra, sans doute, que le gouvernement français rayonne dans les provinces aussi puissamment que le gouvernement romain ; il les couvre de fonctionnaires de toute sorte et de tous grades, qui tous parlent et écrivent en français ; chaque commune est administrée en français, chaque paysan parle à son juge de paix en français et reçoit de son percepteur un bordereau d'imposition en français. Des livres et des journaux français inondent le pays; les écoles primaires sont remplies d'enfants ; toute la jeunesse mâle passe sous les drapeaux, et cependant on parle toujours patois dans les provinces dont le patois est la langue maternelle, apprise par tous, sans maîtres et sans efforts ! » (Granier de Cassagnac, dans *Antiquité des patois*.)

Et ces patois gaulois ou celtes, belges ou kimriques, aquitains ou celtibères, *différents les uns des autres*, d'après César, n'étaient, au dire de Strabon, que *les branches d'une même langue celtique, quelque peu variée*[1], mais toujours parlée par la masse du peuple sous la domination romaine, d'après les Romains eux-mêmes : Septime-Sévère, Julien, Sulpice-Sévère, et le témoignage formel des Pères de l'Eglise : saint Jérôme, saint Augustin, saint Irénée, Grégoire de Tours et les Conciles d'Auxerre, de Tours, de Reims et de

1. Les Grecs, moins nombreux, parlaient quatre dialectes.

Mayence. « L'invasion des Barbares elle-même n'y laissa que des traces légères, malgré le désir du grand empereur de polir le tudesque, sa langue maternelle » (l'abbé Gérard). L'aristocratie jusqu'à la fin de l'empire et les gens de robe et d'Église jusqu'à la fin du Moyen Age, avaient été les seuls à se servir du latin, témoin la langue des trouvères, qui ne contient que 13 pour 100 environ de mots exclusivement latins; car, selon le témoignage de Quintilien, les écrivains de Rome ont défiguré, *en les adoucissant*, les mots celtiques les plus usuels, qu'on nous montre aujourd'hui dans les patois comme une preuve évidente de corruption du latin et partant de l'origine latine du français moderne.

Cependant, si l'on y regarde de près, « le latin, dit G. de C. (*ibid.*), a toujours au moins deux mots d'origine différente pour dire la même chose, et de ces deux mots, l'un se trouve invariablement dans les patois de la France. Ainsi :

LATIN.		PATOIS aquitain.	BRETON,	FRANÇAIS.
tellus	*terra*	*terro*	*douar*	*terre*
fretum	*mare*	*mar*	*mor*	*mer*
aura	*aer*	*aïré*	*ear*	*air*
lumen	*lux*	*lutz*	*luc'ha* (luire)	*lumière*
aestus	*calor*	*calou*	*goulou* (lumière)	*chaleur*
ignis	*focus*	*soc*	*fô*	*feu*
cervix	*caput*	*cap*	*kab*	*tête*
os	*bucca*	*bouco*	*bek*	*bouche*
lethum	*mors*	*mort*	*marô*	*mort*
ager	*campus*	*camp*	*komb* (vallée)	*champ*
uva	*racemus*	*rasim*	*rezin*	*raisin*
felis	*catus*	*gat*	*kas*	*chat*
sus	*porcus*	*porc*	*porc'hel*	*porc*
syrus	*scopa*	*scoubet*	*skoubélen*	*balai*
murus	*paries*	*paret*	*mûr*	*mur*
ævum	*vita*	*bita*	*bué*	*vie*
agere	*facere*	*fa*	*ober*	*faire.* »

Comme vous voyez, nous n'avons fait qu'ajouter à ce tableau *les mots bretons* encore en usage et importés en Bretagne, vers la fin du IVe siècle de notre ère, par les immigrants gallois ou kimris venus de la Grande-Bretagne où ils les avaient apportés vers le milieu du VIIe siècle a. J. Ch, lorsqu'ils furent obligée d'abandonner les régions de la Tauride et de la Krimée (d'où leur nom de Kimmériens dans Homère), devant une nuée d'envahisseurs scythes (Hérodote).

La langue de cette arrière-garde celtique devait donc être restée plus pure de latinismes que celle de leurs frères soumis à la domination romaine depuis 400 ans et démontrer par conséquent de la façon la plus absolue, que les patois celtes ou gaulois ne sauraient être considérés comme une forme transitoire entre le latin et le français naissant; mais comme bien antérieurs au latin, loin d'être nés de ses débris. En tout cas, le *breton* ne diffère pas plus de l'*aquitain* que celui-ci du *latin*.

Envisagé sous ce point de vue, le texte du serment de Strasbourg (841) perd énormément de sa valeur comme preuve *authentique*, *irrécusable* de la descendance latine *directe* et *entière* des langues romanes. Voyez plutôt les traductions littérales.

Roman. —	**Pro don amur**	**et pro**	**christian pobl**	**et**	**nostro**
Latin. —	Pro Dei amore (caritas)	et (ac) pro	christiani populi	et	nostra
Breton ou Celte. —	*Evit karantez* (καρ) *Doué*	*hag evit*	*ar bobl kristen*	*hag*	*hon*
Français. —	Pour l'amour de Dieu	et pour	le peuple chrétien	et	notre

commun salvament,	**dist di en avant,**	**in quant Deus**	**savir**
communi salute,	abhinc isto die,	prout Deus	sapientiam
boutin silvidiguez (*talvoud*),	*ab'ann dé mañ,*	*eñ kenn Doué*	*gouzoud* (*shiant*)
commun salut (avantage),	de ce jour-ci,	en tant que Dieu	savoir (science)

et potir	**me dunat,**	**si salvarei eo**	**cest**	**meon fradra**
et potentiam	mihi donat,	(sic) servabo	istum	meum fratrem
ha galloud (*ners*)	*d'iñ prest'a ra,*	(*egiz*) *salvariñ*	(*chétu*)	*ma* (*hini*) *breur s'*
et pouvoir (force)	me donne (prête),	(ainsi) je sauverai	(cestui)	ce mien frère

Karlo	**et**	**in adjudha**	**et**	**in cadhuna**	**cosa**	**si cum**	**hom**
Karlum	et	in adjumento	et	in unaquaque	re	sicut	homo
Charlos	*hag*	*eñ skor* (*secours*)	*hag*	*eñ peb* (*unan*)	*tra*	*evel eun*	*den*
Charles	et	en aide (lui serai)	et	en chaque (une)	chose	comme un	homme

per dreit	**son fradra**	**salvar dist**	**et ab**	**Ludher**
per jus	suum fratrem	servare debet	et cum	Lothario
dré dléat (*lp. r*)	*hé* (*his*) *vreur*	*dlé savétei*	*ha gant*	*Lothar*
par devoir	son frère	doit sauver	et avec	Lothaire

nul plaid	**nunquam prindra**	**qui**	**meon**	**vol**
nullum conventum	habebo	qui	(ad) meam	voluntatem
neb (*nikun*) *pled*(*pledge*)	*kamet mé n'a rai*	*ha*	*dré ma*	*ioul* (*will*
aucun pacte (engagement)	jamais je ne ferai	qui	par ma	volonté

cist meon fradra	**in damno sit.**	(Nithard.)
isti meo fratri	in damno sit.	(Darmesteter.)
d'am breur asé	*eun gaou* (*damant*) *bezo.*	(App. p. l'abbé Y. M. Hamon.)
à mon frère-ci	un dommage soit.	(Dic. du V. Franç.)

D'après ce texte on pourrait *tout au moins* assurer avec le Dict. du vieux français que, « *le roman* avait déjà autant de rapports avec *le français* auquel il a donné naissance, qu'avec *le latin* dont il sortait; puisqu'une langue est aussi distinguée d'une autre par la syntaxe que par son vocabulaire » ; mais comme *le français est bien plus près du breton que du latin*, **par la syntaxe**, il est évident que **le roman n'est qu'une étape de latinisation du celtique.**

Remarquons encore qu'il n'y est pas question de l'article, quoique cette partie du discours *figure* déjà dans une lettre rustique, présentée par des moines à Charlemagne, au commencement de son règne (748) (D. Rivet), ainsi que dans les litanies de la cour (*Ann. des Bénéd.*) [1].

Les circonstances solennelles où ces paroles furent prononcées, auraient-elles relevé *quelque peu* la langue du peuple sur les lèvres des rois ou bien influencé l'historien allemand qui seul les rapporte, ou bien encore le *gallek*, ou celtique proprement dit, différait-il autant du *kimreg* ou breton?

« Le celtique est certainement très proche parent du latin » (A. Darmesteter); mais il ne faut pas oublier

1. L'article se trouverait même bien antérieurement dans les épitaphes selon les *Ann. des Bénéd.* et jusque dans les patois primitifs italiens, d'après le témoignage d'un cachet retrouvé à Pompéi, qui porte l'inscription : DELLI AMICI (Gran. de Cass.).

cependant qu'il possède *en commun* avec les langues néo-latines l'*article* et la *particule d'affirmation* que le latin *ignore*.

« Presque tous les points principaux par lesquels les grammaires des langues néo-latines diffèrent du latin se trouvent dans les langues celtiques. Les rapports des mots sont indiqués par des prépositions, si ce n'est le génitif, qui est presque toujours marqué par la position relative du substantif. » (W.-F. Edwards, *Prix Volney*.)

« On remarquera également que la forme de l'affirmation ou de la négation, sur lesquelles on mettait tant de poids, pour distinguer une langue d'*oil*, signifiant *oui*, appartient aussi au patois de Nîmes, et que *nenni*, signifiant *non* appartient aussi aux patois du Languedoc et de l'Aquitaine » (Gr. de C., *ibid.*)

D'ailleurs on emploie dans la France entière la particule affirmative *si*, opposée à *non* : oh ! que *si* ; je vous dis que *non* ! tout comme en Italie et en Espagne. Et on dit bien encore aujourd'hui *nann* pour *non* en bas-breton et *ya* pour *oui* tout comme en allemand.

« Quant aux grammairiens qui prétendent que l'article *doit être* une partie du discours *de formation récente*, il faut les plaindre de s'être mis gratuitement en frais de théorie. Le *grec parlé par Homère* n'est pas d'hier et *le grec à l'article!* » (Gr. de C., *ibid.*)

Enfin *le latin de nos livres* ne s'écrivait que deux siècles après la prise de Rome par les Gaulois « qui, contrairement au récit de Tite-Live, mais conformément aux travaux d'érudition des Allemands, occupèrent la ville pendant un demi-siècle, 390 à 345 a. J.-C. Bien plus, étudié d'après les méthodes de la linguistique comparée, sans phonétique spéciale, qui

lui ait uniformément survécu chez aucun peuple, **le latin ne saurait être considéré comme la langue mère du français,** et au seul point de vue phonétique, *le vieux français* ressuscité des patois par les trouvères, *devrait être considéré comme l'une des langues primitives de l'Europe* ». (Marsillac, *Les vraies origines de la langue française.*)

Le latin d'ailleurs fut très lent à se former; il se modifia constamment, et il était à peine fixé lorsqu'il disparut. A l'époque où écrivait Quintilien, il y avait longtemps que les prêtres saliens ne comprenaient plus les hymnes de leurs cérémonies. (*Inst. orat.* lib. I, cap. 6.)

Polybe composant à Rome son *Histoire générale*, c'est-à-dire 150 ans avant l'ère vulgaire, s'exprime ainsi au sujet d'un traité conclu avec les Carthaginois sous le consulat de L. Junius Brutus et Marcus Horatius: « Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer, car la langue latine de ces temps-là est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses. » (*Hist.*, lib. III, cap. 5.)

Denis d'Halicarnasse, qui composa sous Auguste son livre des *Antiquités romaines*, s'exprime ainsi : « La langue latine qui est en usage aujourd'hui parmi les Romains, n'est ni barbare, ni absolument grecque; mais elle tient de l'un et de l'autre et approche de l'éolique. » (*Ant. rom.*, lib. I, cap. 91.)

Ce témoignage est confirmé par Quintilien, qui était un bon juge en ces matières et qui vivait sous Galba et sous Domitien. » Les mots, dit-il, sont nés avec la langue latine ou lui sont étrangers. J'appelle étrangers ceux qui nous sont venus **de toutes les nations...** Les mots que nous avons tirés du *grec* sont très nom-

breux, surtout ceux qui sont déclinés suivant le dialecte éolien. » (*Inst. orat.* lib. I, cap. 6.)

Le latin, il est clair, s'était formé artificiellement comme Rome elle-même, *bien longtemps après* que le gaulois avait résonné dans la majeure partie de l'Occident connu (Homère, Strabon, Polybe, Diodore de Sicile, Pline). « C'était une langue savante, entendue de tout le monde, mais parlée seulement par les hommes et les corps lettrés, par le sénat, les prêtres, les magistrats et les familles puissantes. » (G. de C.); témoin « les qualifications d'*urbaine* et de *rustique*, qui servaient à indiquer une différence entre le langage de l'habitant de la ville et celui de la campagne. Le *sermo provincialis* du colon des provinces ne se distinguait pas moins que la *lingua rustica* du langage de l'élite romaine; mais ni les uns ni les autres ne s'embarrassaient guère des inversions savantes du latin classique. Cicéron nous avoue même n'avoir connu que cinq ou six dames romaines, qui parlassent le latin correctement ». (Dict. Larousse.) « Il resta la langue officielle et polie du monde romain; mais lorsque la dispersion de cette société polie, commencée par la translation de l'Empire à Constantinople, fut achevée par l'invasion des Barbares, il ne resta à Rome et dans les grands centres que le peuple, lequel ne put point conserver le latin, parce qu'il ne lui était pas assez familier. Est-il possible alors d'admettre que le latin pût être retenu par le peuple des Gaules qui ne l'avait jamais parlé? » (G. de C.)

Rien d'étonnant au contraire que les différents dialectes contenus par l'Administration romaine, n'aient pris un nouvel essor après la chute de Rome et que les auteurs populaires du Moyen Age, sachant tous le

latin et n'écrivant dans leur idiome national que *pour être compris de plusieurs*, selon J. de Maundeville, 1383, n'aient pétri la langue du peuple, *autant que faire se pouvait*, dans le moule du parler savant. Mais ce dernier n'étant plus soutenu par une littérature propre, et ne servant, pour ainsi dire, qu'à la vie matérielle, acheva de se corrompre dans le voisinage immédiat et incessant d'une langue barbare, autant que celle-ci se purifia par le choix des mots et s'ennoblit par la tournure des phrases, sans jamais cesser d'être elle-même

L'anglais est resté une langue germanique malgré la quantité innombrable de mots d'origine française ou latine, et tous ceux d'entre nous qui ont eu occasion d'étudier cette langue sont étonnés de reconnaître nos mots français par douzaines à chaque page et de n'en comprendre un seul quand on leur parle, parce que les Anglais se sont approprié ces mots sans les ajuster à leur prononciation particulière, comme qui écrirait *redingote* et prononcerait **raïdinncôte**, ce qui rend l'étude de cette langue si difficile aux étrangers et même aux Anglais. Malheureusement c'est le même reproche que nous adressons aux pionniers de notre idiome national, parce qu'ils ont cédé trop facilement au mirage trompeur d'une symétrie complète entre les deux grammaires. Ils remplaçaient donc par un *e* muet les syllabes sonores du latin am*o*, am*as*, am*at*, par exemple, où elles sont nécessaires, mais inutiles au français, qui distingue les personnes par le pronom personnel *j*'aim*e*, *tu* aim*es*, *il* aim*e*, etc., etc. Ils écrivaient encore trop volontiers *aisle*, *fraisle*, *clair*, *alaigre*, par exemple, avec *ai* au lieu de *ê*, en souvenir de l'*a* dans *ala*, *fragilis*, *clarum*, *alager*, tout en prononçant **êl***e*, **frêl***e*, **clêr**, **alêgr***e*, etc., etc.

Toutefois ce n'est qu'à la Renaissance qu'une foule de mots latins et grecs firent irruption dans le français avec les soi-disant *th*, *ph* et *y* grecs, dans *éphémère*, *diaphane*, *phosphore*, *théorie*, *thermal*, *tyran*, *idylle*, *martyr*, etc., au lieu du *t*, *f* et *i* employés jusque-là. On oublia complètement que *le principe de l'orthographe latine était, non pas l'étymologie, mais la prononciation* dans les mots empruntés aux autres langues (M. E. Benoist, prof. à la fac. des lettres de Paris) et l'on se hâta de rhabiller à la romaine les mots latins bien déformés alors comme **beuf** (bœuf) de *bos*, **fius** (fils) de *filius*, **cors** (corps) de *corpus*, **tens** (temps) de *tempus*, **fu** (fut) de *fuit*, etc., et même les douteux comme **aube** avec *au* au lieu de *o*, du latin *albus* ou du celtique *alp* (mais oubliant **oser** de *audere* et d'autres), **taurau** (vieux fr. *tor*) du celtique *taro* ou du latin *taurus*, **air** (pr. *êr*), du latin *aer* ou du celtique *ear*, **raisin** du celtique *rezin* ou du latin *racemus*, etc., etc. Bien plus on remit en honneur les doubles consonnes qui n'avaient en latin qu'une valeur prosodique, et même là oú elles n'avaient que faire, comme dans **dette** de *debitum*, **flotter** de *fluctuare*, etc., sans se soucier le moins du monde de la prononciation courante. Et c'est ainsi qu'on dota notre langue d'une orthographe (anglaise) que le bon sens populaire n'était pas arrivé à remettre complètement à l'unisson avec la prononciation, quand, au XIX[e] siècle, le despotisme universitaire en arrêta le mouvement tout net et nous força d'apprendre à lire et à écrire d'une façon peu conforme avec nos besoins journaliers.

Voyez ce qu'en dit Arsène Darmesteter, un grammairien dont l'autorité est incontestée en ces matières.

L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

« La notation des sons dans l'écriture est loin d'être rigoureuse et précise : En fait :

a ouvert (bref ou long), peut être noté par **a**, **à**, **em**, **en**, comme dans **ma à**, **femme**, **solennel**; quelquefois par **ao** dans **paonne** ;
a fermé (bref ou long), par **a**, **â** dans **pas**, **crâne**.
e ouvert (bref ou long), par **e**, **è**, **ai**, **ay**, **ei**, **ey**, dans **perte**, **mer**, **succès**, **collège**, **pair**, **payement**, **peine**, **bey** ;
e fermé (long ou bref) par **e**, **é**, **ê**, **ai**, **ei**, **ay**, **oe**, dans **passer**, **bonté**, **prêter**, **chantai**, **peiner**, **Fontenay**, **Œdipe** ;
o ouvert (bref ou long), par **o**, **ô**, **eau**, **au**, **u** dans **mort**, **hôpital tableautin**, **aube**, **pensum** ;
o fermé (bref ou long), par **o**, **ô**, **eau**, **au**, dans **pot**, **côte**, **beaux**, **chevaux**; quelquefois par **aô** dans **Saône** ;
i (bref ou long), par **i**, **î**, **y**, dans **dire**, **lisse**, **île**, **îlot**, **lyre**;
u (bref ou long), par **ou**, **aoû**, dans **doux**, **août** ;
ü (bref ou long), par **u**, **û**, **eu**, **eû**, dans **duc**, **fût**, **j'eus**, **eûtes**;
eu ouvert (bref ou long), par **eu**, **œ**, **œu**, **ue**, **e** dans **neuf**, **œil**, **bœuf**, **cuellir**, **le**, **se** ;
eu fermé (bref ou long) par **eu**, **eû**, **œu** dans **peut**, **jeûne**, **bœufs**.

Parmi les consonnes nous trouverons que :

s sourde est notée par **s**, **ss**, **c**, **ç**, **ti** ;
s sonore par **s**, **z** ;
yod n'a le plus souvent pas de représentation, ou est noté *irrégulièrement* par **y** et **i** ;
j est noté **j** ou **g** devant **e** et **i** ;

l mouillé a quatre représentations différentes, **ill, il, ll, l**;
n mouillé est *bizarrement* noté par **gn**;
c, la palatale muette sonore, a pour signes de notation **c, k, q, qu, ck, cq, cqu, ch**;
g, la palatale muette sourde, a pour signes de notation **g, gu, gh**,
Inversement, telles lettres ont des valeurs doubles :
c représente le son **k** et le son **s**;
t devant **i** est tantôt l'explosive **t**, tantôt la sifflante **s**;
m et **n** sont soit des signes de consonnes nasales, soit des signes de voyelles nasales: la seconde n'a pas la même valeur que la première;
x, un signe simple, représente soit **ks**, soit **gs**, soit **s**.
On ne saurait pousser plus loin l'incohérence. » (A. Darmesteter.)

Vous voilà édifiés sur la valeur de cette orthographe qui nous fait écrire m*a*, *à*, f*em*me, sol*en*nel, p*ao*nne, cr*â*ne, quand *a* bref et *â* long eussent été largement suffisants : *ma*, *a*, *fame*, *solanel*, *pane*, *crâne*. Pourquoi donc alors cet accent grave sur l'*à*? — Afin de distinguer la préposition *à* du verbe *a*! — Mais quand je dis, par exemple : *Je vais à Paris* ou bien : *il a faim*, est-ce que j'ai le temps de songer à ces distinctions? — N'importe, *en les écrivant*, cela vous fera réfléchir... Et commettre une faute d'étourderie, n'est-ce pas ? Mais pourquoi, dites-moi, écrirai-je *femme* et *solennel* avec *e* au lieu de *a*, comme on les prononce ? — Parce que ces mots viennent du latin *femen*, *solemnis*, comme *paonne*, de *pavo*, et c'est pour vous rappeler cette origine et aussi pour ne pas vous faire prendre... la *paonne* pour une *panne*. — Vous êtes bien aimable, en vérité, et je regrette vivement que l'on n'enseigne pas le latin dans les écoles primaires, comme on le fait au collège ; nos pauvres enfants apprendraient toutes ces choses intéressantes au fur et à mesure, comme tout le monde. Malheureusement leur but n'est que le certificat d'études, et, pour quelques privilégiés de non-latinisme

le baccalauréat moderne. — Mais les bacheliers modernes apprennent bien leur orthographe, *à base latine*, sans le secours du latin ! — Tout simplement parce qu'ils arrivent au bout de la carrière quand depuis longtemps les primaires n'y sont plus ! Et comme on l'exige de tous également, c'est sur ceux-ci que retombe tout particulièrement le poids de cette iniquité, car notre orthographe est tout aujourd'hui. Une demande d'emploi bien tournée et, partant, bien français, sera impitoyablement rejetée par une administration quelconque, si l'impétrant a eu le malheur d'y faire une faute d'orthographe ; tandis qu'une lettre insipide, bien orthographiée, est un brevet de capacité pour l'intelligence la plus obtuse. M. A. Renard nous affirme qu'en 1889, sous le ministère Freycinet, une faute d'orthographe très bénigne (*que j'envoye* pour *envoie*) à l'examen de Saint-Cyr, faillit rejeter dans les rangs une vingtaine de futurs généraux français !

Et qui donc oserait affirmer n'avoir jamais hésité à écrire un mot quelconque au courant de la plume ? Napoléon I[er], qui n'avait pas le temps de se rafraîchir la mémoire, recouvrait tout simplement d'une tache d'encre les endroits douteux. L'illustre Champollion, qui découvrit le mystère des hiéroglyphes, écrivait toujours **appercevoir** avec deux **p**, et l'on prétend que *le manuscrit* de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* fourmille de fautes d'orthographe. Que dis-je ? le maréchal de Saxe, à qui l'on demandait s'il voulait être de l'Académie française, n'orthographiait pas mieux que ses soldats en répondant : **sa m'irait comme une bag à un chas**. Et les carnets de nos cuisinières ressemblent, sous ce rapport, aux lettres de M[me] de Sévigné, qui écrit **jenaurai** pour *je n'aurais* !

Aujourd'hui que le rôle de l'orthographe est prépondérant, tout est changé et il n'est pas rare d'entendre prononcer *ékestre*, *ékitation*, *kintuple*, *likéfier* pour **écuëstre, écuïtation, cuïntuple, licuëfier,** mots qu'on écrit *équestre*, *équitation*, *quintuple*, *liquéfier*, tout comme s'il s'agissait d'*équité*, de *séquestre* ou d'une simple *liquidation*; non pas que je m'en plaigne, puisque le sachant, on pourrait me prendre pour un sportsman, un financier ou un chimiste; mais parce que je crains d'être taxé d'ignorance si je ne prononce pas *promptement* et *dompter* avec *m* et *p*, *legs* avec *gs* ou si je dis *gageûre* pour *gajeure*, ou bien encore si je ne prononce pas **toutes les doubles consonnes**. On sait son orthographe et on veut nous le montrer!

Et nous nous amusons d'un fat qui fait étalage de sa mémoire en prononçant comme on écrit, et le sourire ne monte pas jusqu'à nos lèvres devant l'érudition puérile des auteurs, qui ont cru se distinguer en écrivant autrement qu'on ne prononçait!

L'orthographe employée dans le *Roman de Rou*, écrit au XIIe siècle par Wace, en patois normand de Jersey:

Si l'on demande ki ço dist,
Ki ceste estoire en romanz mist,
Jo di et dirai ke jo sui
Wace, de l'isle de Gersui (t. II, p. 95).

prouve surabondamment que la prononciation du XIIe siècle était sensiblement la même que la nôtre et par conséquent, l'orthographe de la Renaissance très peu conforme à la prononciation.

Aussi le phonographe d'Edison, qui n'a jamais appris l'orthographe universitaire, reproduira-t-il dans

dix mille ans le dernier discours du président Carnot avec une exactitude plus vraisemblable que notre orthographe étymologique la plus compliquée.

Lorsqu'il y a peu d'années l'on découvrit dans les fouilles de Delphes une tablette de bronze encore tout imprégnée du souffle harmonieux d'un beau chant grec, on s'est bien gardé d'en remettre simplement une photographie aux choristes qui devaient nous en faire goûter le charme. Ils en auraient été ravis comme nous le sommes tous à la contemplation des hiéroglyphes sur l'obélisque de Louqsor !

Les objets y figurés représentent pourtant exactement le premier son, sinon la première syllabe du mot parlé, et ces signes sont restés les mêmes, *quoique simplifiés,* comme les signes musicaux, mais adaptés à des besoins plus nombreux, de même que l'écriture latine, **basée sur le phonétisme,** n'était identique à la grecque, *pour les mots tirés de cette langue*, que si la prononciation latine y était restée grecque : *que* de καὶ (pr. *ke*) αι = *é*, *curii* (pr. *courii*) de κυριοὶ (pr. *kyrii*), *equus* (pr. *ékous*) de ἔκκος ; ce qui prouve que **l'orthographe n'était considérée que comme la combinaison variée des lettres de l'alphabet pour représenter la parole et n'est donc pas plus la langue elle-même que la notation musicale n'est la musique !**

Il serait inconcevable, en vérité, de nous cramponner à des formes qui n'ont d'autre valeur que nos préjugés, puisque A. Darmesteter, l'un des plus illustres d'entre les étymologistes, avoue que « les voyelles et les consonnes s'altérèrent avec une telle rapidité qu'au bout de quatre à cinq siècles après la chute de Rome, *les mots ont totalement changé d'aspect et qu'on se trouve en*

présence d'une langue nouvelle. Un exemple, conclut-il, rendra visible au lecteur cette double évolution du latin en Gaule depuis la conquête romaine jusqu'aujourd'hui. Soit la phrase : *Voici le soleil qui disparaît derrière ces nuages.* Nous la prononçons : **Vwacil solèy ki disparè dèryère cé nüaj.**

« Décomposée en ses éléments étymologiques, elle renferme les mots ou les suffixes latins : *Vide, ecce, hic, illum, sol-iculum, qui, disparescit, de, retro, ecce, istos, nubiaticos.* En latin classique on pourrait dire plus brièvement : *Vide solem post has nubes abeuntem.* »

Jamais adversaire n'a mieux résumé l'inanité des prétentions étymologiques en orthographe ; car nous voyons dans cette phrase des mots latins, comme en anglais nous voyons des mots français ; mais la structure y est allemande comme elle est française en ce latin.

Cet état de choses qui sévit plus ou moins partout, et la nécessité d'une réforme orthographique ont été reconnus par d'éminents esprits et préconisés, *à divers degrés,* par d'ardents apôtres, parmi les principales nations du monde.

En s'inspirant des besoins particuliers à chacune et des avantages généraux à toutes, cette réforme se présente aujourd'hui **sous une forme internationale** et se recommande, *à ce titre,* aux réflexions de tous ceux qui ont à cœur de faciliter aux enfants l'étude de leur langue maternelle, afin de leur procurer ainsi le temps nécessaire à l'acquisition des langues étrangères et en général des matières non moins utiles, mais trop succinctes à présent.

LES LETTRES ÉTYMOLOGIQUES

Ainsi pour le français, par exemple, il ne s'agit pas de changer les mots de *père* et *mère* sur les lèvres des bébés ; mais d'écrire avec l'*è* de père et mère les mots *faire*, *paître*, *neige*, au lieu de *ai*, *aî*, *ei*; c'est-à-dire les figurer **fère**, **pètre**, **nège**, puisque déjà l'on écrit ainsi **préfère**, **champètre** et **manège**.

Pourquoi donc continuer à écrire *maçon* avec *ç* à côté de *poisson* avec deux *ss* et *poison* avec *s* quand on prononce *z*, *pharmacien* avec *ph* et *fantôme* avec *f* seulement, *fourneau*, *roseau*, *corbeau* avec *eau*, et *aube*, *auge*, *jaune* avec *au* tout court et enfin pourquoi se servir d'un *g*, qui a le son de *gue* dans *garçon*, *garde* et *gorge*, pour se trouver obligé de lui adjoindre un *e* muet dans *pigeon*, *orgeat*, *geai* et *plongeon*, au lieu d'écrire simplement **pijon**, **orjat**, **jai** et **plonjon**, puisque *j* suffit dans **jardin**, **jargon**, **jus** et **juge** ?

Voyez-vous un avantage quelconque à conserver *k*, *ch*, *q* et *qu* dans les mots *kola*, *écho*, *chrétien*, *coq*, *piqûre* et *qualité*, pour ne pas vous servir uniquement du *c*, puisque cette lettre convient fort bien dans *cal*, *case*, *sec*, *pic*, *cure*, *écot*, *crétin*, *cocotte* et d'écrire ainsi : **cola**, **éco**, **crétien**, **coc**, **picure** et **calité** ?

Ne vous semble-t-il pas étrange de voir *trappe* avec

deux *pp* à côté de *chape* avec un seul *p*, quand la prononciation de ces deux syllabes est absolument identique comme dans *marmotte* et *dévote*, *corolle* et *parole*, *couronne* et *corone*, *gramme* et *dame*, *sonnet* et *sonore*, *cantonnier* et *cantonal*, etc. etc?

Pourquoi ce redoublement de consonnes que rien ne justifie dans les mots dérivés du latin, où elles n'avaient qu'une valeur prosodique, *simple signe de longueur de la voyelle précédente, correspondant à notre accent tonique secondaire*, que d'ailleurs nous ne pourrions même pas articuler sans y intercaler un e muet et que nous n'essayons même plus de faire *sentir* partout?

Bescherelle nous affirme en effet que :

« *Le double b* n'est senti que dans *abbé* et *abbaye* et dérivés; *le double d* dans *adducteur, reddition, addition* et dérivés; *le double l :* 1° au commencement des mots composés dont le simple commence par une *l*, remplaçant un *n* dans *illégal*, etc.; 2° dans les terminaisons *llaire* et *llation* de mots *sortant du langage ordinaire*, comme *codicillaire, oscillation*, etc.; car **l'usage ayant simplifié la prononciation,** *ce qui a lieu pour tous les mots scientifiques qui passent dans la langue usuelle*, on prononce avec *un simple l* les mots *bullaire, collation, distillation, colline. Les doubles m* et *n* sont à peu près dans le même cas, puisqu'on fait sentir le double *n* dans *annales* et point dans *année*, p. ex.; mais *le double r* s'entend partout à l'exception des noms propres et du mot *irriter* et dérivés, tandis qu'on ne fait jamais sentir les doubles *c, f, p, s* et *t.* »

En écrivant **poizon** avec **z** et en décrétant **s** dur, vous figurerez avec **s poison** et **mason, farmasien** avec **s** et **f**, **téatre** sans **h** et **marmote, corole, courone, grame, sonet** et **cantonier** avec un seul **t, l, m** et **n**, et tous ces mots sonneront comme auparavant et signifient la même chose.

Dites que *c* (puisqu'il faut choisir) sonnera partout comme *k* ou *q* et rien ne vous empêchera de vous passer de ces deux lettres dans *qui, que, quel, quête, képi, kilo*

et une douzaine d'autres encore et vous n'entendrez plus le *ch* d'*écho* prononcé comme dans *réchaud*.

La réforme de l'orthographe n'est donc que la chasse aux abus dans la manière d'écrire les mots et non pas un changement quelconque de son ou de signification.

Vous n'aurez touché que pour la simplifier, à la forme des mots *fourneau*, *roseau*, *corbeau*, *aube*, *auge*, *jaune*, en les écrivant tous avec l'*e* muet ou tous sans l'*e* muet ou même encore avec un simple **o**, comme **fourno**, **roso**, **corbo**, **obe**, **oje**, **jone**, tout comme *halo*, *éco*, *véto*, *tripo*, *cano*, *sabo*, *so*, etc., laissant tomber toutes les lettres qu'on ne prononce pas, comme aussi *b* dans plom*b*, *c* dans taba*c*, blan*c*, fran*c*; *d* dans renar*d*, lour*d*; *g* dans étan*g*, ran*g*, san*g*; *l* dans persi*l*, outi*l*; *p* dans lou*p*, dra*p*, galo*p*; *s* dans souri*s*, avi*s*, abu*s*, brebi*s*; *t* dans cha*t*, ra*t*, dévo*t*; *x* dans heureu*x*, croi*x*, noi*x*, etc. — Mais nous tenons à garder le *d* dans *lour*d et le *t* dans *dévo*t à cause des féminins *lour*de et *dévo*te, le *g* de *ran*g et *san*g, le *p* de *dra*p et *galo*p, l's de *avi*s et *abu*s, pour en dériver *ranger*, *sanguin*, *draper*, *galoper*, *aviser* et *abuser*, etc. — Et que faites-vous du *g* dans *étan*g, de l'*l* dans *persi*l et de l'*s* dans *brebi*s? Vous transformez très allégrement le *c* de *blan*c et *fran*c en ch dans *blan*che et *fran*che; vous mouillez l'*l* d'*outi*l dans *outi*ll*age*; vous changez le *p* de *lou*p en *v* dans *lou*ve, l's de *souri*s en *c* dans *souricière*, l'*x* de *noi*x et *heureu*x en *s* dans *noisette* et *heureuse* et en *ss* celui de *croi*x dans *croissade*, *parce que vous les prononcez ainsi dans les mots dérivés*... Fort bien! mais qui vous empêche alors d'écrire également les radicaux comme on les prononce ou du moins de leur donner la finale qui seule leur convient dans les dérivés? Il nous fau-

dra toujours les connaître, qu'on écrive *blan*, *fran*, *lou*, *noi*, *heureu* ou bien *blanch*, *franch*, *louv*, *nois*, *heureus*, pour les préparer à recevoir l'e muet du féminin ; on a bien écrit *griefve*, etc. ? Vous doublez ensuite le *t* de *chat* et *rat* dans *chatte* et *ratte;* ce dernier, sans doute, pour ne pas le confondre avec la *rate* ou spleen des Anglais et le premier par un besoin de symétrie, n'est-il pas vrai ?

Ainsi, en prenant largement à votre aise, vous poursuivez la chimère de la dérivation à outrance et vous maintenez l'*a* et l'*m* dans *faim* pour nous rappeler *fames*, *c* et *t* dans *porc* et *port* à cause de *porcus* et *portus*, *ps* et *ls* dans *corps* et *pouls*, de *corpus* et *pulsus*, *l*, *x*, *gt* et *mps* dans *brebis*, *faux*, *persil*, *doigt*, *vingt* et *temps* de *tempus*, *falx*, *vervex*, *petrosileum*, *digitus* et *viginti*, l'*m* dans *damné*, l'*f* dans *clef* et *p* dans *sept* pour nous rappeler toujours *damnatus*, *septem*, *clavis*, sans penser un instant que **tout cela est absolument inutile pour ceux qui n'apprendront pas les langues mortes !**

Y a-t-il même un avantage sérieux pour ceux qui les connaissent? Je ne conçois que le regret d'un bibliomane de voir habillés de neuf les vieux mots *advis*, *advocat*, *mestre*, *escholier*, *nepveu*, *nièpce*, *sçavoir*, *prebstre*, *septmaine*, *phantosme*, *faulx*, *lict*, *veu*, *cuict* et tant d'autres qui, certes, n'auraient pu renier leur origine, ou bien des mots comme *fantaisie*, *trône* et *trésor* sans l'estampille *ph* ou *th*, qu'il est cependant convenu d'exiger encore dans *pharmacien* et *théorie*. Il se demandera comment on est arrivé à écrire *holocauste* et *olographe*, l'un avec l'*h* et l'autre sans *h*, ces deux mots grecs sortant du même radical ὅλος ! Il trouvera bien étrange que φάλαινα ait pu être changé en bal*e*ine avec *ei* au lieu de *ai* et comment le mot *corbeau* de

corvus ou κοραξ a pu s'adjoindre un *e* muet, tout comme cav*e*au, ros*e*au, troup*e*au de *cavus*, *rivus* et *turba*, de même que *e*au et bat*e*au du celtique *ag* et *bat* et enfin par quelle sublime alchimie l'on a tiré l'*h* dans *h*uile de *oleum*, dans *h*uissier de *ostium* et dans *h*uître de *ostreum*; car sa devise restera toujours : Farcissez vos mots de signes latins ou grecs et lisez comme vous pourrez, mais, de grâce, pas de barbarismes !

Hé, vous feriez peut-être bien de vous mettre d'accord là-dessus; car les manuscrits les plus autorisés nous étalent *les variantes* au nombre de **cinq cents** pour la seule *Énéide!*

Voyez plutôt ce qu'en dit M. E. Benoist dans la préface de son édition de Virgile, 1875 :

J'ai introduit dans ce texte toutes les corrections qui sont aujourd'hui admises à peu près sans contestation. Cependant je n'ai pas jugé bon d'introduire dans cette édition toutes les formes recommandées par Brambach dans *Neugestaltung der lateinischen Orthographie*, 1868, et *Hülfsbüchlein für lateinische Rechtschreibung*, 1872, **malgré l'accueil qui a été fait à ces livres dans le monde savant.**

J'ai pris parti seulement pour **cænum, mæreo, cæspes, sæpes, glæba, hœdus, pœnitus**, etc., avec **æ** ou **œ** au lieu de **e** (anomalie de l'orthographe latine, sur laquelle d'ailleurs les monuments ne laissent aucun doute) ; **cetera, fetus, obscenus**, etc., avec **e** au lieu de **æ; penna** (et non *pinna*), **protinus** (et non *protenus*), **libet** (et non *lubet*), **clipeus** et **murra** avec **i** et **u** au lieu de **y, suboles** pour *soboles*, **ancora, letum, sepulcrum** sans **h, cumque** avec **c, quanquam** et **nunquam** avec **n, artus** au lieu de *arctus*, **cum**, conjonctif (et non **quum**), **condicio, solacium**, etc., pour *conditio* et *solatium;* **bracchium, damma, immo, Juppiter, quattuor, sollers, sollemnis**, etc., avec double consonne, et **baca, sucus, litus, Parnasus**, etc., sans la double consonne.

Mais j'ai reculé devant **harena, harundo, holus, incoho**, etc., formes préférables à *arena, arundo, olus, inchoo :* les unes et les autres étant admissibles, j'ai préféré celles qui **choquaient** le moins l'usage. Et pour que le texte ne prît pas un aspect trop

étrange, il a fallu s'interdire également les formes suivantes : **abicio, adicio, conicio**, etc., pour *abjicio, adjicio conjicio;* **erus** pour *herus*, **sescenti** (et non *sexenti*), **umerus, umor**, etc., etc.

En signalant ces formes, j'espère être excusé de ne pas les avoir employées... Peut-être, avec le progrès des connaissances grammaticales chez nous, on pourra les faire rentrer dans le texte; car **il règne chez nous de grandes erreurs étymologiques**, que **la routine** empêchera longtemps encore de déraciner. Que dirait-on si quelque éditeur écrivait **Contiones,** *ce qui est la vraie forme et* **la seule usitée chez les Latins**, au lieu de *Conciones?*

Vous avez entendu? — Sans doute, mais on y est tellement habitué qu'il vaudrait mieux n'en pas parler inconsidérément; car les origines du latin se perdent dans la nuit des temps et les documents de cette époque méritent souvent peu de créance! — Quelle plaisanterie, en vérité! Oseriez-vous affirmer que lors de la fameuse querelle des **quamquam** et des **quisquis,** mots qu'on prononçait encore au commencement du xvie siècle **kankam** et **kiskis,** vous ne pouviez vous guider sur aucun document authentique? Ne trouviez-vous pas dans les meilleurs manuscrits **sequutus** et **loquutus** pour *secutus* et *locutus* dont l'usage avait prévalu au temps d'Auguste, anomalie qu'avaient signalée des grammairiens comme Quintilien, Terentius Maurus et autres? Vous ne saviez donc pas que les Romains s'amusaient à s'interpeller selon le mot fameux de César : **Tu quoque Brute?** en donnant à *quoque* (aussi) le sens de *coque* (cuisinier) : *Tu es donc cuisinier, Brutus?* les deux mots se prononçant nécessairement de la même manière? Et malgré tout ceci, vous avez fait prononcer à nos collégiens **kvamkvam, kvoniam, kviskvis,** etc! — Certainement, parce que vous vouliez leur faire écrire ces mots comme on les prononçait! — Puisque les Romains

eux-mêmes trouvaient puérile la manie de quelques-uns d'écrire à la façon des ancêtres, dont l'alphabet était syllabique et qui avaient même écrit **peqnia, meqm** pour *pecunia* et *mecum*, tout simplement parce que leur **q** représentait la syllabe **cu**, comme **k** la syllabe **ca**, etc., etc.

Personne, en tous cas, n'ignore que nos livres classiques français les plus familiers ne sont plus imprimés avec l'orthographe de leurs auteurs et que cette orthographe a varié d'âge en âge *sans influer sur la prononciation*, **tant que le peuple ne savait ni lire, ni écrire**. Ainsi :

Au XIIe siècle, on écrivait : *qe* ou *ke, ki* ou *cui, jo* ou *ju, com, hom, fiz, fi, fu, non* ou *none, cler, peire, meire, eritaige, profete, dote, ala, pie*, etc., pour que, qui, je, comme, fils, nom, père, doute, alla, pied (Wace).

Au XIIIe siècle : *tens, cors, fius, dy, eus, home*, pour : temps, corps, fils, dit, eux, homme (Villehardouin).

Au XIVe siècle : *fu, fist, ehlu, s'ehmurent, preschee, aage*, pour : fut, fit, élu, s'émurent, prêchée, âge (*Assises de Jérusalem*).

Au XVe siècle : *beste* (de bestia), *gectant* (jactare), *griefve* (gravis), *prinse* (prensus), pour : bête, jetant, griève, prise (Villon).

Au XVIe siècle : *escripvoit* (scripsit), *provocquer, deffendre, estude* (studium), *seureté* (securus), *fatalle, inquietté, droict* (directum), *subjects* (subjectus), *prebstre* (presbyter), *reduict* (reductum), *lict* (lectum), *cuict* (coctum), *veu* (e pour i dans videre), pour : écrivait, sûreté, sujet, prêtre, droit, lit, cuit, vu, réduit, etc. (Rabelais).

Au XVIIe siècle : *auiourd'hui, Pattrie, Païs, Euesque, estre*, pour : aujourd'hui, patrie, pays, évêque, être (Bossuet, Racine).

Au XVIIIe siècle : *embarrassans, vuë, soûmettre*, les *autoritez*, pour : embarrassants, vue, soumettre, les autorités (Dict. de Trévoux).

et aujourd'hui, malgré la dictature universitaire du XIXe siècle, chaque instituteur a son dictionnaire sous la main et l'inspecteur en a deux, selon M. Renard.

Il est donc évident que tout n'est pas encore pour le

mieux dans la dernière sinon la meilleure de nos orthographes, qui se retranche derrière le triple rempart de l'*étymologie*, des *homonymes* et des *liaisons*.

Eh bien, craignez-vous réellement que les élèves de l'École normale supérieure seraient embarrassés s'ils n'avaient pas toujours sous les yeux ces vestiges d'un passé lointain? Vous n'écririez plus avec *o* les mots *œuf*, *bœuf*, *œil*, etc., qu'ils vous diraient, sans hésiter, que ces mots viennent de *ovum*, *bos*, *oculus*. Et nos bacheliers modernes ne goûtent-ils pas aussi bien les aventures du fils de Grangousier avec une orthographe autre que celle du bon Rabelais, que nous avons tous quelque peine à déchiffrer, n'est-il pas vrai?

Serions-nous plus éloignés du grec si nous écrivions de nouveau, comme au xve siècle, avec *f*, *t*, et *i* au lieu de *ph*, *th* et *y* les mots grecs *fisicien*, *diafane*, *safir*, *stile*, *mistère*, *tiran*, *martir*, *idile*, *termal*, *téatre*, *téorie* et même *té*, qui ne vient pas du grec, ce me semble?

Mais à quoi bon rechercher **les raisons étymologiques,** qui **ne servent guère aux érudits,** vous le voyez; **tandis que la masse des lecteurs ne se doute même pas que les difficultés de notre orthographe ne lui sont imposées que pour leur plaire et les favoriser.**

Aussi longtemps, en effet, que l'écriture était le patrimoine du petit nombre, le dommage était relativement minime; mais, de nos jours, que *time is money* (le temps est de l'argent), et que les heures sont comptées et l'enseignement obligatoire pour tous, il est intolérable de faire perdre aux enfants des mois et des années à acquérir aux dépens de toutes autres *bien plus indispensables*, ces notions élémentaires!

LES HOMONYMES

Vos raisons valent-elles mieux, quant aux homo nymes ? Voyons un peu !

En différenciant pour l'œil les mots *pan*, *paon* et *Pan; panne* et *paonne; ton* et *taon; temps* et *tan*, par exemple, vous ne semblez pas vous douter que l'oreille ne peut pas suivre ces différences et elle ne s'en soucie guère apparemment. Au lieu de supposer aux mots de même son une forme particulière, elle procède par une association d'idées plus sûrement et bien plus rationnellement aussi. Et qui donc se tromperait en vous entendant dire et même en vous lisant : *En ramassant la plume du* **pan**, *j'ai froissé le* **pan** *de mon habit au* **pan** *du mur de l'enclos de* **Pan**. La **panne** *a pondu sur une* **panne** (*de soie*). *Le* **ton** (*noir*), *qui bruisse, n'est pas plus le* **ton** (*mélodieux*), *qui fait la chanson, que le* **tan**, *qui sèche* (*le cuir*), *n'est le* **tan** *chaud. En été ma* **tante** *repose volontiers sous une* **tante** *et moi je trouve un* **charme** *réel à l'ombre d'un* **charme**. *Un* **serin** (*proverbial*), *au front* **serin**, *exposait un* **serin** (*des Canaries*), *au* **serin** (*froid et pénétrant*). *Il* **vin** *chez nous acheter du* **vin** *à* **vin** *sous la bouteille. Le* **por** *gras est arrivé à bon* **por**, *etc., etc.*

La preuve en est que vous ne vous en tirez pas autrement d'un *mauvais* **coup**, d'un **coup** *d'air, de soleil, de tête, d'œil, de langue, de main, de patte, d'épingle, d'épaule, d'essai, de maître, d'éclat, d'art, d'autorité, du ciel, de grâce, de désespoir, de chapeau, de foudre, de Jarnac*, etc., **et vous auriez peur d'y ajouter** *le* (*long*) **cou** *de la cigogne, le* **cou** *de grue* (*des idiots*) *et le* **cou** *de cygne* (*de la voiture*)?

Si j'écris simplement le mot **cor** vous ne savez pas s'il s'agit de *l'instrument de musique* ou bien d'un *andouiller* ou même d'un *œil de perdrix.* Le **son** *des cloches* ne ressemble-t-il pas à s'y méprendre au **son** *gras, sec ou maigre* du meunier? Et si vous distinguez la **paonne** (femelle du paon) de la **panne** (de soie), vous oubliez les différentes acceptions de *panne,* qui sont pour le moins tout aussi intéressantes sinon plus nécessaires, témoin les exemples suivants : 1° la *panne* externe forme la boîte du fruit et la *panne* interne en circonscrit la cavité précordiale; 2° ce cochon n'a presque point de *panne* (graisse); 3° la *panne* des brisés soutient le pied des chevrons à l'endroit où le comble est brisé; 4° en Anjou la *panne* est un cuvier de bois; 5° la *panne* isabelle est une variété d'anémone; 6° les ouvriers frappent de *panne* en se servant de la partie du marteau opposée au gros bout; 7° être, mettre, se tenir, rester en *panne* et tant d'autres du même genre.

Cependant pour ne m'occuper que de la différentiation des homonymes les plus usuels, je ne vois guère ce que vous eussiez à craindre en écrivant de même dans une phrase :

Une **amande** amère n'est pas forcément une grosse **amande** (en justice), mais une **date** fraîche est nécessairement (cueillie) de fraîche **date**. Battre un **ban** près d'un **ban** de pierre. Cueillir

un **coin** bien mûr dans votre **coin** de terre. Son **cœur** battait à la vue d'un **cœur** de jeunes beautés. Le **conte**, en venant régler son **conte**, nous a régalé d'un **conte** savoureux. Le **cri** du cœur ne s'entend pas comme un **cri** hydraulique. Le marin, qui mesure le poisson entre œil et **ba** (bat, queue), ne porte pas aux fers un **ba** de soie et son **ba** n'est pas rembourré comme un **ba** de mulet. **Can** l'alarme fut au **can** de Gengis-**can** on ferma la porte unique du **can** (turc) avec des pièces de bois mises sur le **can.** Le **dé** des couturières n'est pas un **dé** de conversation et ne ressemble guère au **dé** à jouer du **dé** d'Alger. **L'éco** répétait : payons notre **éco.** Un gros **fin**, qui voulait passer pour un **fin** limier, en vue d'une **fin** louable, fut pris d'une **fin** canine et sentit sa **fin** prochaine. Il faut distinguer entre un **flan** de métal et un **flan** d'œufs et ne jamais prêter le **flan** à la calomnie. **L'élan** aux abois reprit son **élan.** Le **héro** de la guerre fut annoncé par le **héro** des armes du roi. Rien ne ressemble moins à un **fé** d'histoire qu'un arrière-**fé**, ni un bien-**fon** à un **fon** de bouteille, de cloître, du cœur, de la misère, etc. Le gros **lo** jusqu'ici n'a pas été son **lo** et ses belles vertus attendent encore leur **lo** (los, laus, louanges). Horace, le **mètre** de la poésie latine, adopta le **mètre** grec. Les draps de **li** du roi étaient marqués de trois fleurs de **li.** Les ouvrières en **poin** ne savent **poin** ce que c'est que le **poin** d'honneur; car leur **poin** de vue (des choses de la vie) ne diffère jamais au **poin** de les amener à se montrer sérieusement le **poin.** Un candidat répondit : Il y a d'abord le **pui** de Grenelle et **pui** le **pui** de Dôme. Le médecin qui a l'habitude de tâter le **pou**, recule devant un **pou.** Un frère **lè** se promenant sur le **lè** (lez, bords) de la mer, chantonnait un vieux **lè** (chant) dans lequel on exaltait un pieux testateur pour un **lè** fait à son couvent de ses meilleures vaches à **lè.** A défaut de **pin** (de munition) l'on mangea du **pin**, espèce de poisson du genre des trigles, pris au **pin** ou mailles de fond et on but de la bière amère faite avec les jeunes pousses du **pin** des vallées. Je ne prise que le muguet, la **rène** odorante des bois, la **rène** ou rainette des marais et une **rène** dans chaque main. Je connais cinq sortes de **ri** : le **ri** moqueur de mon oncle, le **ri** de veau et la soupe au **ri** du cuisinier, le **ri** ou **rite** des églises et le **ri** de Pâques des prédicateurs joviaux du vieux temps. Après une (courte) **pose** le modèle reprit sa **pose**, (élégante). Les pavés de la **rue** et la **rue** fétide de nos jardins. Le **sep** de la charrue n'est pas fait avec un **sep** de vigne. Le **sel** (secret du roi) fut taillé dans un cristal de **sel**-(gemme). Un **sin** marabou attacha au cou d'un bel enfant **sin**, qui dormait sur le **sin** de sa mère, une amulette d'un **sin** revêtue

de son **sin**. Le chant du **signe** et le **signe** des temps. La **taille** de nos soldats et la **taille** de nos arbres. Le blé accumulé sur le **van** (d'osier) fut emporté par un coup de **van** (du Nord). Le pauvre **ser** attaché à la glèbe ne courrait pas comme un **ser** au pied léger. Nous faisons la **sène** à Pâques seulement et l'on nous fait une **sène** à tout propos, etc.

ou bien des homonymes qui tout en restant identiques quant à la prononciation se différencient par le genre, comme :

De **la cour** au donjon, d'**un cour** précipité, **la cour** s'élance. C'est à **son** grand **dan** que **dan** Martin eut **une dan** mauvaise. Plaider **le fau** pour savoir le vrai, c'est **à fau** promener **sa fau.** L'aube à peine blanchit **le fète** (des maisons) que déjà **la fète** commença. En marchant au combat les Grecs entonnaient **un hymne** et les chrétiens à l'église chantent **une hymne. Ce livre** (d'heures) m'a coûté **une livre** (sterling). **La har** (du fagot) est suspendu **au har** (fiché dans le mur). Dans le nord il est difficile de distinguer **le poèle** (qui chauffe) **du poèle** (où l'on se chauffe), tandis qu'on admet volontiers que celui qui tient la queue **de la poèle** est plus embarrassé que celui qui tient le coin **du poèle.** Sans la bride et **le mor,** le meilleur cavalier serait un jouet de **la mor.** Il a trouvé **un** (bon) **poste** à **la poste** (au chevaux). Le malheur a forcé **mon père** à céder **au pèr** (de France) **une** magnifique **père** de chevaux au-dessous **du pèr. Le sire** (de Baudricourt) cacheta sa lettre avec de **la sire** (blanche), etc.

Mais à moins de vouloir absolument parler par calembours, on ne saurait compter parmi les homonymes des mots, non seulement différents par le genre, mais qui se distinguent à l'oreille comme à l'œil par une terminaison masculine ou féminine comme :

le but et **la butte, le** col et **la** colle, **le** gaz et **la** gaze, **le** lac et **la** laque, **le** houx et **la** houe, l'art et l'are, la chair et la chaire, le fard et le phare, l'heur et l'heure, **le** lieu et **la** lieue, **le** lis et **la** lice, **le** mal et **la** malle, **le** mess et **la** messe, **le** lait et **la** laie, **le** statut et **la** statue, **le** tard et **la** tare, la mer et la mère, **le** plaid et **la** plaie, **le** pic et **la** pique, **le** poil et **la** poèle, **le** sol et **la** sole, **le** vice et **la** vis, la voix et la voie, **le** foie et **la** foi, etc., etc.

ou bien par le nombre comme :

l'eau et **les** eau**x**, **le** canot et **les** canaux, **le** fond et **les** fonds, **le** lard et **les** lares, l'être et **les** aîtres, **le** rets et **les** rais, etc.

ou bien ceux-ci par la voyelle accentuée ouverte ou fermée comme :

l'arch**er** (é) et l'arch**et** (è), gr**é** et gr**ès**, pr**é** et pr**êt**, gu**é** et gu**et**, gal**ée** et gal**et**, mar**ée** et mar**ais**, plum**ée** et plum**et**, vol**ée** et vol**et**, vall**ée** et val**et**, etc.

ceux-là par la longueur de la voyelle accentuée comme :

la c**o**te et la c**ô**te, la gr**a**sse et la gr**â**ce, la s**o**le et le s**au**le, la t**a**che et la t**â**che, le je**u**ne et le je**û**ne, la m**a**lle et le m**â**le, le m**a**tin et le m**â**tin, la v**ill**e et v**il**e, s**u**r et s**û**r, etc.

les suivants par l'h aspiré, comme :

l'heur et le **h**eurt, l'art et le **h**art, l'être et le **h**être, l'hôte et la **h**otte, l'air et le **h**ère, ou et la **h**oue, etc.

et enfin ceux qui se distinguent par le déterminatif comme :

le fer et **il** ferre, **le** vice et **il** visse, **la** somme et **il** somme, etc.

ou bien encore ceux que leur nature elle-même ne saurait confondre comme :

la chair et cher, **le** faisant et faisant, **le** gros, et gros etc., etc.

Ne vous semble-t-il pas à présent que les subtiles distinctions étayées, dans le courant des siècles, par une quantité de lettres muettes, que les enfants doivent oublier en lisant, après avoir eu tant de peines à se les rappeler en écrivant, ne supportent pas l'examen et qu'il serait bien plus expéditif de leur enseigner, par un exemple, le sens divers de ces mots écrits comme

on les prononce, que la façon de les écrire diversement, puisqu'on le fait bien encore pour un grand nombre non moins importants, comme *élan* (mouvement) et *élan* (animal), pic (outil) et *pic* (terme de jeu, de passementerie, etc.), *faisant* (oiseau) et *faisant* (verbe), gros (quantité) et *gros* (qualité), *rue* (chemin) et *rue* (plante), *taille* (stature) et *taille* (coupe), *poste* (lettres ou chevaux) et *poste* (situation), *livre* (lecture) et *livre* (poids ou monnaie, etc. etc.

Bien plus la dérivation nous a fait tomber dans l'excès contraire au point de se demander dans certain quartier de Paris, si l'on est dans la rue des quatre fils (fiss) ou bien dans celle des quatre fils (fil). Il va sans dire que je m'abstiens de facéties comme : les poules du couvent *couvent*, etc.

Ainsi, en tenant compte de ces observations, *comme de toutes façons nous sommes obligés de le faire*, soit que nous distinguions pour l'œil *certains mots* d'après le principe de la dérivation ou simplement au hasard, soit que nous les figurions *tous également*, pour l'oreille, avec les sons affectés en principe aux lettres de l'alphabet, les plus timides, en fait de réformes orthographiques, avoueront que les plateaux de la balance se déplacent encore lourdement en faveur de notre système.

Et qu'on ne dise pas que la clarté de notre langue en souffrirait : cette clarté repose sur la correction de la syntaxe bien plus que sur la futilité d'une équivoque facilement évitée. « L'équivoque, dit Bescherelle, peut résulter de la prononciation d'un mot pris isolément (et il n'y a pas de langue au monde qui n'en souffre) ; mais le sens du discours déterminé par les mots qui précèdent et qui suivent ne le comporte pas : c'est là l'essentiel. » Nous croyons l'avoir démontré.

LES LIAISONS

Examinons à présent si vos craintes sont mieux fondées en ce qui concerne les liaisons et remarquons avec Bescherelle, que :

B final est muet excepté dans **Caleb, Job, radoub** et **rumb.** On dira donc : **un plon homicide,** etc.

C final sonne toujours excepté dans **marc, échec** et **donc** : **franc-étrier, clerc-à maître,** etc; mais : **jouer aux échè,** tout en disant **échec-et matt, le mar-au franc** et familièrement : **tâchez don de vous entendre.**

D final, à l'exception de **sud** et de quelques noms propres, est muet dans les mots où il est précédé d'un **r : il est d'un-abor-agréable.**

Cependant à la fin des mots **grand, fond, froid** et **pied** et dans les verbes le **d final** se prononce **t : de font-en comble, grant-homme, le froit-est rude, de piet-en cap, rent-il?** Mais dans la conversation le **d** dans **froid** et **pied** ne se fait pas sentir : **un froi excessif, pié à pié, pié étroit,** etc., et l'on dit aussi sans le son du **t : grand-âme,** etc.

Dans certains mots composés l'on écrit grand' et on prononce **gran-mère, gran-messe, gran-croix,** etc., forme que l'on devrait adopter.

F final sonne partout : **un chef-intrépide** et même dans : **le nerff de la guerre, le neuff de carreau, un œuff dur,** mais point dans **bœu gras, chè-d'œuvre, cer, éteu, ner-olfactif** et **neu-millions.** Il s'articule comme **v** dans **neuv-hommes, neuv-ans, neuv-heures.**

G final se prononce **k** dans le style soutenu : **un ranc-élevé un sanc-illustre;** mais on dira **un-ouran outan, un-étan empoissonné, des rans-élevés**, etc.

L final s'articule à l'exception de **babil, baril, fusil, nombril, outil, persil, fournil, gril, ménil** et dérivés, **pouls, soul, cul** et composés, **ail**, et les mots terminés en **ail, eil, euil, ouil** et dans certains noms propres, comme **Arnault**, etc., où l'**l** et le **t** ou **d** se retranchent ensemble comme l'**ls** dans **pouls**.

Cependant l'**l** de l'adjectif **gentil** se mouille dans **gentill-ami**, etc., et dans le composé **gentillomme**, mais au pluriel **gentils** on fait sonner l'**s** de préférence : **des gentisommes**.

(Quant à l'**l** mouillé que Bescherelle prononce **ye** et que Littré voudrait nous faire prononcer partout **lye,** on pourrait se mettre d'accord en accordant à l'un **ye** devant l'**e** muet : **fille, famille** et à l'autre **lye** dans **sillon, bataillon.**)

M final ne se prononce que dans les noms propres, excepté **Adam**, où **m** remplace l'**n** nasal. Remarquons à ce propos que les voyelles nasales sont fort mal figurées par **en, in, on un,** puisque **in** (i-n) et **un** (u-n) ne correspondent pas plus aux sons **è-n** et **eu-n** qu'ils sont censés représenter que **en** ou **em** au son de **a-n**, qu'on prononce **a-nfant, è-ntérêt, parfeu-n** et non point **e-nfant, i-ntérêt, parfu-n**.

(Il est donc évident que l'**n** nasal n'est que le signe de la nasalité des voyelles **a, è, o, eu** et qu'il n'entre pour rien dans la prononciation de la nasale. Nous écririons ces nasales avec un accent espagnol ã, ẽ, õ, eũ, par ex. ou de toute autre façon, qu'elles seraient pour le moins aussi bien représentées qu'avec l'**m** ou l'**n** d'à présent.

L'abbé Dangeau n'avait donc pas tort de soutenir, avec d'autres grammairiens, qu'il fallait introduire un **n** entre la nasale et la voyelle initiale du mot suivant **chaque fois que la liaison** était permise : **un-n-an, un-n-ami, bon-n-ouvrage**, etc.).

N final sonne dans **hymen, amen, abdomen, Eden, gramen** : ailleurs il est le signe orthographique de la nasalité de la voyelle précédente. Ainsi il faut prononcer sans liaison : **un courtisan adroit, un vin excellent, une maison humide, un tribun audacieux** et même en vers quand l'esprit et

l'oreille permettront de s'arrêter un peu : **Celui qui met un frein | à la fureur des flots.**

Cependant on fait entendre l'articulation **n** :

1° Si un adjectif terminé par un **n** nasal se trouve immédiatement suivi du nom ou d'un autre adjectif auquel il se rapporte : **bon-ouvrage, ancien-ami, certain-auteur, mon-intime et fidèle ami, son-entière et totale défaite** : hors de là pas d'articulation **n** : **ce projet est vain et blâmable, ancien et respectable;**

2° Si l'adverbe **bien** est suivi immédiatement de l'adjectif, de l'adverbe ou du verbe qu'il modifie : **bien-aise, bien-honorable, bien-utilement, bien-écrire;** autrement pas de liaison : **il parlait bien à propos;**

3° Si la préposition **en** est suivie de son complément : **en-homme, en-Italie, en-un mot**;

4° Si le pronom relatif **en** est avant le verbe : **vous-en-êtes vous assuré? en-a-t-on parlé?** Après le verbe il reste nasal : **parlez-en au ministre, allez vous-en au jardin;**

5° Si **on** est avant le verbe dans les propositions positives : **on-aime, on-y a réfléchi;** autrement il est nasal : **a-t-on eu soin? est-on ici pour longtemps? en-aurait-on été assuré?**

P final ne se prononce que dans **beaucoup** et **trop** suivis d'une voyelle ou d'une **h** muette : **il a beaucoup-étudié, il est trop-entêté.**

Q final prend le son de **k** et se lie avec le mot suivant dans : **coq-à l'âne, cinq-hommes, cinq-ans;** il se fait entendre également à la fin d'une phrase : **trois et deux font cinq** et dans **cinq pour cent;** partout ailleurs il ne se prononce pas : **cin cavaliers, cin garçons**, etc.

R final se fait entendre dans les monosyllabes **er, ier, cher** et **ger**, tels que **fer, mer, hier, tiers, Thiers, cher, Cher, Gers,** et dans **Eucher, Fischer, Suger, Niger;** mais les adjectifs en **er** se lient toujours avec la voyelle d'un substantif suivant, seulement l'**é** fermé se change en **è** ouvert : **un premièr-amour, un dernièr-adieu,** quoique les noms eux-mêmes ne soient susceptibles d'aucune liaison avec le mot suivant : **l'étranger est en fuite, le meunier à ces mots.** Cette observation s'étend même à l'adjectif **meurtrier** : **Au lacet meurtrier abandonner ses frères.**

Dans le discours soutenu et surtout en vers l'**r** final des infinitifs en **er** peut très bien se lier avec la voyelle d'un mot sui-

vant : **il voulait aller-attaquer l'ennemi, etc.**; mais dans la conversation ces sortes de liaisons seraient affectées et ridicules.

S final se fait sentir dans les mots **as, anus, iris, aloès, agnus, fœtus, lapis, laps, mars, calus, rébus, orémus, chorus, bibus, gratis, sinus** et dans les noms propres étrangers **Délos, Vénus, Bacchus, Pallas, Rubens,** mais non point dans **Mathias, Thomas, Judas.**

L'**s** qui termine les adjectifs au pluriel se lie toujours avec le substantif suivant lorsqu'il commence par une voyelle ou une **h** muette ; mais cela n'a pas absolument lieu quand l'adjectif suit le substantif; car on peut dire sans liaison : **des ami attentifs** aussi bien que **des amis-attentifs.**

T final sonne toujours quand il est suivi d'une voyelle ou d'une **h** muette : **un savant-homme, je suis tout-à vous, s'il vient-à partir,** etc.; mais quand il se trouve un **r** devant le **t** final, l'usage est de ne pas prononcer le **t** et de faire la liaison avec l'**r** : **il par-aujourd'hui, il cour-à bride abattue, il s'endor-à l'ombre.**

Z final se lie au mot suivant comme **s final.**

Examinons aussi les conséquences de la suppression des lettres muettes dans la conjugaison des verbes.

Nous avons tout d'abord les trois personnes du pluriel, qui dans tous les temps et tous les modes se terminent par **ons, ez, ent** ou **ont** respectivement et les consonnes **s, z, t** peuvent occasionnellement tomber ou se lier avec la voyelle suivante : **nous-allons-à Paris, vous-allez-à Rome, ils viene(n)t-ensemble** de Londres et **s'en vont-à Berlin; nous allon chez vous, vous-allé chez nous, ils vienne de Londres et s'en von tous à Berlin.**

Il n'y a donc que la consonne **n** qui ne se prononce jamais dans la syllabe finale **ent** ou **ont** et qui peut être supprimée sans danger.

Nous avons ensuite les trois personnes du singulier, qui se terminent partout également par **s, s, d** ou **t**, à l'exception :

1° du présent de l'indicatif et du subjonctif des verbes de la première conjugaison, qui se terminent par **e, es, e** et dont la première et la troisième peuvent s'élider : **j'aime à voir, il aime à causer,** comme si l'on écrivait : **j'aim' à voir, il aim' à causer,** ce que je recommanderais tout spécialement.

2° du présent de l'indicatif du verbe **avoir,** du passé défini de

la première conjugaison et du futur de tous les verbes qui se terminent par **ai, as, a.** La forme **ai** n'entre jamais en liaison ; mais la forme **a** se lie avec la voyelle suivante par **-t-** que je propose de supprimer en ajoutant ce **t** directement au verbe, si la liaison est indiquée : **at-il? aimat-il? verrat-il?** comme s'il y avait régulièrement : **j'ai, tu as, il at; j'aimai, tu aimas, il aimat, je verrai, tu verras, il verrat,** etc.

3° Les finales **s** et **t** dans **je, tu pars, je, tu dors, il part, il dort** tombent devant une consonne ; mais **t** seul reste muet et tomberait dans **je, tu pars-avec moi, il par-avec nous** ; **je, tu dors-à l'ombre, il dor-à l'ombre.** Remarquons ici que dans les verbes **dorer** et **parer** de la première conjugaison, l'élision amenerait : **je, il dor' avec un pinceau, je, il par' un salon; ds** et **t** dans **rends** et **rend**, etc., tombent également devant une consonne : **je, tu, il ren de la monnaie**, pour devenir devant une voyelle : **je, tu rens-un louis, il rend-un sou.**

Les finales **dent** et **tent** dans **vendent, partent,** etc., deviendraient **ils vende, ils parte** devant une consonne et s'élideraient même devant une voyelle : **ils vend' un cheval, ils port' un fardeau**, et le pronon **ils** devant une consonne s'écrirait simplement sans point **ıl** ou bien avec un accent circonflexe **îl.**

Ce qui revient à dire que la liaison entre un verbe et le mot suivant se fait normalement par *s*, *z*, *d* ou *t* pour les trois personnes du singulier comme du pluriel, respectivement, sauf les exceptions indiquées plus haut.

Et de l'ensemble il ressort avec la dernière évidence que la liaison se fait, en général, selon des règles assez bien définies, mais surtout bien moins souvent qu'on n'affecte quelquefois de le penser, à la pause, avec la nasale et le *d* ou *t* et l'*s* précédés d'autres consonnes sonores et que pour toutes ces raisons, il vaudrait infiniment mieux d'indiquer au lecteur les liaisons à faire, selon les règles tirées de l'enseignement de Bescherelle, que de l'y renvoyer à chaque page.

LES DIPHTHONGUES

« L'ancien français, dit A. Darmesteter, possédait un nombre considérable de diphthongues; les unes descendantes, c'est-à-dire faisant porter l'intensité sur la première des deux voyelles (áo); les autres ascendantes, c'est-à-dire faisant porter l'intensité sur la seconde (aó).

« Les diphthongues descendantes se changèrent toutes en voyelles pures; ou, quand la première voyelle était *i*, *u* ou *ou*, en diphthongues ascendantes. Par suite, toutes les diphthongues qui restaient furent ascendantes, c'est-à-dire formées d'une première voyelle prononcée très vite et très faiblement, et d'une seconde voyelle prononcée fortement. Puis, la prononciation devenant encore plus rapide, la première voyelle (*i*, *u*, *ou*) se changea en consonne; de sorte qu'aujourd'hui il n'existe plus de diphthongues. Les prétendues diphthongues des grammairiens (*ia*, *ie*, *io*, *ieu*, *iou*, *ua*, *ue*, *ui*, *uo*, *oua*, *oui*) se réduisent à des combinaisons de consonnes nouvelles (le *i* consonne, le *u* consonne et le *ou* consonne) et de voyelles.

« L'*ou* consonne est ce qu'on entend d'abord dans *oui*. Ce serait une erreur de décomposer ce mot en la voyelle *ou* et la voyelle *i* : le premier élément n'est

pas une voyelle mais une consonne, identique au *w* anglais, la même consonne que l'on trouve en français déguisée par l'orthographe, dans le groupe *oi*, qui se prononce en effet *mwa, twa, swa*, etc.

« Il en est de même de *u* consonne, ainsi que de l'*i* consonne ou *yod* palatal, consonne analogue au *j* allemand, à l'*i* et à l'*y* consonne de l'anglais. Cette consonne n'est pas reconnue par l'orthographe française, qui la note habituellement par la lettre *i*, parce qu'on y voit à tort une voyelle. Ex : *piano, bien, Dieu, pied, fier*...

« Au commencement des mots, ou après une voyelle dans l'intérieur des mots, elle est notée par *y* : *yacht, yole, yeux, payer* (c'est-à-dire *pè-yé*), *moyen* (c'est-à-dire *moi-yen* = *mwa-yen*). Souvent même on a oublié de la noter, comme dans : *ouvrier, février, hier, lier* (= ouvri-yé, févri-yé, hi-yer, li-yé). »

« L'Académie, dit Bescherelle, ne dit presque rien des diphthongues; cependant selon nous la chose en valait la peine d'autant plus que nous n'avons pas une seule grammaire qui ne se trompe sur ce sujet.

« Les sons *eau, oeu, aon* sont de vraies voyelles parce qu'ils représentent les sons pleins et simples de *ô, eû*, *an* ou *on*. Mais *oui* est une diphthongue, puisqu'il fait entendre deux sons, celui de la voyelle *ou* et celui de l'*i*.

« Ia fait diphthongue dans *diable*, mais dans *diamant* il forme un *dissyllabe*. C'est ainsi que *oui* une vraie diphthongue, cesse d'en être une dans *Louis*, où il représente deux sons séparés qui en font un mot de deux syllabes, *Lou-is*.

« Ien est diphthongue dans *bien, mien*, et dissyllabe dans *lien* qu'on prononce *li-ein*. De tels exemples et

l'usage suffisent pour empêcher de confondre les voyelles complexes avec les diphthongues.

« Il est évident, comme le fait observer M. Ragon, que les yeux seraient mauvais juges dans cette affaire ; c'est à l'oreille seule à reconnaître l'existence de la diphthongue.

« Voici, dit-il en terminant, un tableau de vraies diphthongues : *ia* dans *diable*, *fiacre ; iai* dans *niais ; ian* dans *viande ; iau* dans *miauler ; iè* dans *bière ; ie* dans *pied ; ien* dans *viens ; ieu* dans *sieur*, *Dieu*, *aïeux ; yeu* dans *yeux ; io* dans *piôler*, *fiole*, *baïonisme ; ion* dans *étions ; iou* dans *Montesquiou*, etc., etc. »

D'après cet exposé même, il ne saurait y avoir l'idée d'une règle dans la prononciation ou l'emploi des diphthongues ; mais je vous ferai observer, **en attendant le signe distinctif entre les diphthongues et les voyelles polygrammes** *au*, *eau*, *oeu*, *aon* (où l'on prononce tantôt l'*a* seulement *paon*, et tantôt l'*o Saône*), *eu* et *eû* (qu'on prononce aussi *u* et *û*), *ai* pour *a* (dans *douairière*), *ou* pour *o* (dans *ouailles*), *ui* pour *i* (dans *guise*) et *uï* (dans *aiguille*), *ien* (dissyllabe dans *lien*) comme *oui* (dans *Louis*) — que certaines diphthongues ont aussi plusieurs formes comme *ia* dans *diable* et *ya* dans *yacht*, *ié* dans *pitié* et *ie* dans *pied*, *iè* dans *bière* et *iai* dans *niais*, *ieu* dans *lieu*, *ïeu* dans *aïeux* et *yeu* dans *yeux*, *io* dans *fiole*, *iô* dans *piôler*, *io* dans *baïonisme* et *iau* dans *miauler*, et qu'ainsi nous pourrions en supprimer huit, ne conservant que les plus simples : *ia*, *ie*, *iè*, *io*, *ieu*, *ian*, *ien*, *ion*, *iou*, *aï*, *eï*, *euï*, *uï*, *oui* et *oi*, c'est-à-dire 13 formes ou combinaisons de lettres au lieu de 22.

Veuillez toutefois remarquer en passant que la forme *oi* est très mal choisie ; car en décomposant cette

diphthongue vous avez *o-i* et non pas *o-a* ou bien *ou-a* comme vous le prononcez dans *loi*, *foi*, *roi*, comme du reste *oin* pour *o-e-n* ou bien *ou-en* dans *point*, *foin*, *loin*, etc.

En somme nous employons 3 *a* (a, â, à), 4 *e* (e, é, è, ê), 4 *i* (i, î, ï, y), 2 *o* (o, ô), 3 *ou* (ou, oû où) et 2 *u* (u, û), auxquels nous sommes obligés d'ajouter 14 combinaisons (ei, ai, ey, au, eau, eu, ae, aeu, eû, es, et, est, er, ez) pour représenter les voyelles simples; 15 combinaisons (ia, ié, ie, ieu, yeu, iè, iai, io. iau, iou, iu, aï, oi, oui, ui) pour les diphthongues; 16 combinaisons (an, am, ang, en, ean, em, in, im, ain, aim, ein, on, om, um, un, eun) pour les nasales, soit un total de 63 formes pour exprimer les voyelles et 26 lettres ou combinaisons de lettres (*b*, *g*, *gu*, *d*, *v*, *w*, *h*, *j*, *z*, *p*, *c*, *ck*, *ch*, *q*, *cq*, *qu*, *th*, *f*, *ph*, *s*, *t*, *ch*, *sch*, *ll*, et *x*) pour représenter les consonnes, c'est-à-dire en tout **89 lettres** ou combinaisons de lettres, **pour représenter** aussi imparfaitement que nous venons de le démontrer, **les 48 sons de l'articulation française.**

Vous le voyez, les mots épelés rationnellement sont *rari nantes in gurgite vasto*[1] et autant vaudrait, en vérité, faire apprendre à lire à nos enfants dans le grand Dictionnaire de l'Académie!

Heureusement pour ses auteurs, je me hâte d'ajouter; car les réformes vaguement réclamées à la docte compagnie diffèrent essentiellement des nôtres : à elle de décider *si l'on peut ou doit* **dire** *d'une façon plutôt que d'une autre* et aux réformateurs de l'orthographe à démontrer *que tel signe vaut mieux que tel autre pour* **écrire** *ce qu'elle a permis de* **dire...**

1. Rares et nagent dans un gouffre béant.

LES VOYELLES LONGUES ET BRÈVES

A présent, nous voici en face des voyelles longues ou brèves que rien ne signale à notre vue ; car si vous prétendez que *a* est long dans *pâte,* parce que cet *a* porte un accent circonflexe, je vous montrerai le mot *châtaigne* dans lequel l'*a* porte aussi cet accent tout en restant bref, et si vous soutenez que *a* est bref dans *patte,* parce qu'il est suivi d'une double consonne, je vous ferai observer que l'*a* dans *cane* n'est pas plus long que celui de *canne;* bien plus, *a* est bref dans *gramme* et long dans *flamme* et ainsi de toutes les voyelles où l'oreille seule est juge.

Mais l'oreille en ces matières présuppose l'instruction sinon un usage prolongé, et je crains que l'on ne soit mal venu d'en parler à la porte de nos écoles primaires.

Cette distinction entre voyelles longues et brèves était pourtant reconnue comme *très utile à travers tous les siècles et dans toutes les langues.*

Vous avez vu que les Latins redoublaient volontiers leurs consonnes devant les voyelles longues, et qu'au moyen âge les uns redoublaient souvent ces voyelles longues, tandis que les autres les faisaient suivre tantôt de voyelles muettes et tantôt de consonnes faisant le même office sans entrer jamais *dans la voie que leur avaient tracée les Grecs.*

Je ne vous apprendrai donc rien de nouveau en vous disant que **cinq cents ans avant Jésus-Christ** Simonides inventa l'*oméga* Ω ou grand O, pour distinguer l'*o* long de l'*o* bref ou petit *o*, *omicron*.

Cette nouvelle lettre, il est juste de le répéter ici, ne fut pourtant adoptée à Athènes qu'un siècle plus tard, et ce n'est que sous l'empereur Adrien que l'usage en devint général !

En ce temps-là, il ne faut pas l'oublier, l'art d'écrire était le monopole du petit nombre, et ceux qui l'avaient acquis ne se souciaient point d'être égalés par la multitude. Mais **sous un régime d'instruction universelle et obligatoire, que penser de ceux qui refuseraient un bienfait pareil à leurs propres enfants, pour ne pas se déranger soi-même un tantinet ?**

Pourquoi ne pas suivre alors l'inspiration de Simonides et distinguer les voyelles longues des brèves de cette manière : a-ɑ, e-ε, i-ι, o-ω, u-ɯ ?

Nous n'aurions plus besoin de faire apprendre par cœur à nos enfants que :

a	est long dans	pɑte	et bref dans	pate,
e	—	prε	—	dédain,
i	—	épιtre	—	petite,
o	—	mωtion	—	mode,
u	—	flute	—	culbute ;

chacun le verrait de prime abord et l'écrirait tout aussi facilement !

Malheureusement ces cinq voyelles *a, e, i, o, u,* ne sont pas les seules à représenter les sons de la voix humaine et, dans son Cours de grammaire historique de la langue française, Arsène Darmesteter déclare « que le français possède au moins **onze** voyelles, que les

différences de quantité peuvent diversifier et étendre jusqu'à **vingt-trois**;

a ouvert,	long dans *vague*	et bref dans *acteur*.	
a fermé,	—	*pâtre*	— *pas* (nég.).
e ouvert,	—	*tête, aime, peine*	— *secte, laisse*.
e fermé,	—	(inconnu)	— *bonté*.
i	—	*dire, lyre*	— *dite*.
o ouvert,	—	*mort*	— *objet*,
o fermé,	—	*hôte, pauvre*	— *nos* (livres).
ou	—	*douze*	— *douce*.
u	—	*dur*	— *duc*.
eu ouvert,	—	*neuve*	— *neuf*.
eu fermé,	—	*creuse*	— *creux*. et très bref dans *me, te, se*, etc.

et il ajoute que la prononciation distingue encore un *e* demi-ouvert (*maison*) ; mais que la distinction en est trop délicate pour qu'on puisse la faire sûrement et qu'il vaut mieux s'en tenir à l'usage général, qui reconnaît seulement un *è* ouvert et un *é* fermé. »

Aussi proposons-nous de faire entrer dans la place vacante de l'*é fermé long* cet *é demi-ouvert* dans m*ai*son, s*ai*son, r*ai*sin, j'*ai*, j'aur*ai*, ainsi que l'é fermé des monosyllabes *pré*, *dé*, *thé*, *fée*, etc., etc., du moment que Darmesteter reconnaît lui-même *que la notion de la durée est souvent obscurcie par les changements que la place des mots dans la phrase apporte à la quantité et ne considère cette quantité que dans les mots prononcés isolément : la distinction entre la durée moyenne et la durée longue ou la durée brève étant parfois trop fugitive pour qu'on puisse la faire d'une façon sûre et qui s'impose à toutes les oreilles.*

Nous éliminerons ainsi le terme *très bref* de l'*eu fermé*, pour nous en tenir également *à l'usage général qui*, selon le même auteur, *ne reconnaît qu'une voyelle longue ou brève.*

Vous avez remarqué, sans doute, qu'il a été question, à plusieurs reprises, d'un *a ouvert, long* dans *vague* et bref dans *acteur*, et d'un *a fermé, long* dans *pâtre* et bref dans *pas* (nég.)...

Eh bien! ne vous semble-t-il pas que cette distinction est également par trop délicate pour ne pas écrire volontiers l'*a* dans *vague* de la même façon que l'*a* dans *pâtre*, ainsi que l'*a* dans *acteur*, comme l'*a* dans *pas?*

Est-il besoin d'insister alors sur le peu de différence qu'il y a entre l'*eu ouvert bref* dans *neuf* et l'*eu fermé bref* dans *creux, me, te, se*, etc., pour ne pas fondre également en un seul ces deux sons à peu près identiques et ne les distinguer que lorsqu'ils sont longs ou bien encore *quand ils portent l'accent tonique*, tout comme l'*e ouvert bref* dans *secte, laisse, vertu*, et l'*e fermé bref* dans *bonté, vérité*, ainsi que l'*o bref fermé* dans *nos* (livres) et l'*o bref ouvert* dans *objet?*

« Il serait donc à désirer, *suivant le Dictionnaire du vieux langage français* (1768), aujourd'hui que notre langue est étudiée par tous les étrangers qui recherchent nos livres, que nous eussions **enrichi notre alphabet des caractères qui nous manquent, surtout lorsque nous en conservons de superflus**; ce qui fait que notre alphabet pèche à la fois par les deux contraires, **la disette et la surabondance**; ce serait peut-être l'unique moyen de **remédier aux défauts et aux bizarreries de notre orthographe, si chaque son avait son caractère propre et particulier**, et qu'il ne fût jamais possible de l'employer pour exprimer **un autre son que celui auquel il aurait été destiné.** »

NÉCESSITÉ DE VOYELLES NOUVELLES

Les observations qui précèdent nous amènent fatalement à la proposition suivante : **Il faut ajouter à notre alphabet des signes nouveaux, pour représenter les sons qui lui sont étrangers.**

Ainsi au lieu de continuer à écrire *eu*, *œu* et *e fermés brefs* dans *peut*, *bœufs*, *me*, *te*, etc., représentant un son intermédiaire entre *é* et *o*, une espèce de demi-ton dans la gamme alphabétique, nous contracterions ces deux lettres en la forme que voici : ɵ ; tandis que l'*eu*, *œ* et *e* dans *neuf*, *œil*, *bœuf*, *cueillir* se figurerait, *en principe*, par un ɵ ouvert ɞ ; car *dans la pratique* ces deux sons se figureraient aisément par la forme unique de l'ɵ bref, comme nous avons vu plus haut. Quant à l'*eu fermé long* dans *creuse*, il découlerait aisément de l'ε *fermé long* avec *o* = ɘ, et l'*eu ouvert long* dans *horreur*, du même ε avec un petit *o*, qui laisse la lettre nouvelle comme ouverte : ɛ.

La même chose se présente pour l'*o ouvert bref* dans *objet* vis-à-vis de l'*o fermé bref* dans *nos* (livres). C'est un son intermédiaire entre l'*a* et l'*o*, qu'on représenterait, *en principe*, par un *o* avec l'anse finale de l'*a*, c'est-à-dire par ɑ et son correspondant *long* dans *mort* par ɑ.

Il en serait de même de l'*e ouvert bref* dans *secte*, *laisse*, et de l'*e fermé bref* dans *bonté*, *vérité*, qu'on représenterait, *en principe également*, celui-ci par notre *e* actuel et l'autre par un signe participant de la nature intermédiaire de l'*a* et de l'*e*, par ɞ, et son correspondant long dans *père*, *aime*, *reine* par ɛ.

Il ne nous resterait plus qu'un pas à faire pour changer les polygrammes *oi* ou plutôt *ou-a* dans *loi* en ʋ, *aï* dans *aïe* en ą, *ui* dans *huile* en ɥ, *oi* dans *oint* (pron. ou e) en ɯ et finalement, pour indiquer les diphthongues commençant par *i*, modifier cet *i* comme nous avons fait pour le trait final de *aï* et *ui* : ą, ɥ, en ajoutant pour ainsi dire le point au bas de la lettre, pour écrire de la sorte ıa, ıe, ıɛ, ıɵ, ıo, ıu. Alors plus moyen de confondre la diphthongue *ia* dans *diable*, dıable, avec le dissyllabe *i-a* dans *diamant*, diamant; *ien* diphthongue dans *bien*, bıen, avec *i-e* dissyllabe dans *lien*, lien, etc.

Si vous admettez ces additions et modifications *comme désirables sinon nécessaires*, — car vous ne croyez pas que notre alphabet soit sorti tout battant neuf des imprimeries phéniciennes, sans avoir jamais reçu *ni addition ni modification*, — je vous prierai de vouloir bien accueillir la proposition de remplacer le digramme *ou* par notre *u* actuel, afin de nous mettre à l'unisson des autres nations qui toutes, à l'exception des Grecs, prononcent *ou* notre *u* gaulois ou l'*ü* allemand.

Nous remplacerions cet *u* comme celui des Allemands *ü*, en ajoutant à notre u actuel un petit lacet initial : u (bref) et ụ (long).

C'est pour la même raison que l'on propose aux Italiens et aux Espagnols de changer leurs polygrammes *ei* (eï) en ę, *ua* (oua) en ʋ, *ue* (oué), en ɯ, *uo* (ouo) en

ɒ ; aux Allemands et aux Anglais leur *au* (aou) en ꭤ, *eu* (eü ou euï) en ɋ et *i* (aï), *ai* et *ei* (aï) en ą ; aux Suédois leur *oou* en ꭥ et aux Slaves leur ы ou *y* polonais, que l'on prononce comme un *i très ouvert*, venant du gosier et tombant entre l'*i* et l'*eu*, c'est-à-dire l'υ *grec*, en notre y resté disponible et dont la longue serait figurée par ʏ. L'*i* du mot latin *in* en donne une idée.

L'on rangerait aussi parmi les voyelles le *w* anglais, représentant le son de *vou* bref et le *yod* des Allemands et l'*y* anglais dans *you* et le nôtre dans *yacht*, en lui donnant la forme de ı, comme nous venons de voir.

Nous arrivons ainsi au tableau suivant des voyelles :

VOYELLES

Brèves :	*a*	*é*	*è*	*e* (eu)	*o*	*o* (ouv.)	i	ы υ	*ou*	*u*
	a	e	ɑ	ɵ ɵ	o	ɑ	i	y	u	u
Longues :	*â*	*é* (ai)	*ê*	*eû*	*ô*	*ô* (ouv.)	*î*	ы ῦ	*oû*	*û*
	a	ɛ	ɛ	ɵ ɛ	o	ɑ	ɩ	ʏ	u	u
Doubles :	*aï*	*eï*		*euï*		*o-i*	*y* (cons.)		*oui*	*ui*
	ą	ę		ɋ		ɋ	ı		ɥ	ɥ
Doubles :	*aou*	*éou*		*oou*		*oua*	*oué*		*ouo*	*vou*
	ꭤ	ʊ		ꭥ		ɑ	u		ɒ	w
pour :	*aw*	*ew*		*ow*		*wa*	*we*		*wo*	

Ces 36 lettres découlent avec aisance et sans confusion possible des 5 voyelles initiales, comme il est facile de le voir par le tableau suivant, pour l'alphabet international :

Brèves :	a	e ɑ	ɵ ɵ	o ɑ	i y	u	u
Longues :	â	ɛ ɛ	ɵ ɛ	o ɑ	ɩ ʏ	u	u
Doubles :	ą	ę	ɋ	ɋ	ı	ɥ	ɥ
	ꭤ	ʊ	ꭥ	ɑ	u	ɒ	w

Elles se réduisent pour le français à 24 lettres : les formes ɢ, ɢ, ɑ n'étant pas indispensables et celles de y, ʏ, q, ɑʊ, ɤ, ʊ, ɷ, ʋ, lui sont étrangères.

Nous allons employer chacune de ces lettres dans un mot :

VOYELLES

		Brèves. (bref dans)			*Longues.* (long dans)
a	= *a*	*patte*, patθ,	a	= â	*pâte*, patθ
e	= *é*	*défaut*, defɷ,	ɛ	= *é*, *ai*	*pré*, *j'ai*, prɛ, ȷ'ɛ
ɢ	= *e*, *è*	*perte*, pɢrtθ,	ɛ	= *è*, *ais*	*fête*, fɛtθ
θ	= *e*, *eu*	*le*, *jeune*, lθ, jθnθ,	θ	= *eù*	*jeûne*, ȷθnθ
ɵ	= *eu*	*neuf*, nɵf,	ɵ	= *eu*	*neuve*, nɵvθ
o	= *o*	*nos*, no,	ɷ	= *ò*	*rose*, rɷzθ
ɑ	= *o*	*objet*, ɑbȷɛ,	ɷ	= *o*	*mort*, mɷr
i	= *i*	*petit*, pθtí,	ı	= *î*	*épître*, epıtrθ
y	= *y*	(slave et grec),	ʏ	= *y*	(slave et grec)
u	= *ou*	*doute*, dutθ,	ɯ	= *oû*	*voûte*, vɯtθ
u	= *u*	*culbute*, culbutθ,	ɯ	= *û*	*sûr*, sɯr

Doubles.

ą = *ail* dans	*bail*, bą	ɑʊ, *aw* = *aou* dans	(angl., all., etc.)
ę = *eil* —	*orteil*, ortę	ɤ, *ew* = *éou* —	(portugais)
q = *euil* —	*écueil*, ecq	ɷ, *ow* = *oou* —	(suédois)
q = *oi* —	(*anglais*)	ʊ, *wa* = *oua* —	*loi*, lʊ ou Iwa.
ȷ = *y* —	*yacht*, ȷac	ʊ, *we* = *oué* —	(allemand)
ų = *ouil* —	*fenouil*, fθnų	ʋ, *wo* = *ouo* —	(angl., ital.)
ų = *ui* —	*fuite*, fųtθ	w = *vou* —	(anglais)

Nota. — Au IVe siècle de l'ère chrétienne, un concile de Vaison introduisit dans la liturgie latine un chant du Κύριε ἐλέησον, déjà ancien dans l'église grecque, et ce fut sous la forme de Kyrie eleïson, qui est restée. (L'y (grec) comme son nom l'indique n'était donc ni *i*, ni *u* ou *ü*). Il ressort de là que l'υ et l'η se prononçaient *y* et *i* dès une époque fort reculée, exactement comme les prononcent encore les Grecs modernes. (Le nom de y (grec) le démontre d'ailleurs à lui seul). L'iotacisme, que l'on croit être une originalité du Bas-Empire et qui constitue le principal idiotisme de la prononciation actuelle, remonte donc au grec classique (J. Baissac).

NÉCESSITÉ DE CONSONNES NOUVELLES

Vous avez remarqué, sans doute, que dans les mots *soin* (sɯn), *diamant* (diaman), *bien* (bɪen) et *lien* (lien), l'on s'est servi d'un *n* (n) avec un crochet initial, comme pour indiquer que cet *n* dépendait de la voyelle précédente et marquait ainsi le son nasal; mais cet n n'était placé là que temporairement; nous ne le conserverons que pour les cas de liaison : bon ami, etc., et le remplacerons partout ailleurs par sa première partie ı seulement : boı pɐrɵ, par exemple.

On vous propose un *n* (ŋ) avec anse ou crochet final pour indiquer le son naso-palatal *ng* anglais et allemand et pour notre *gn*, le *ñ* tilde espagnol et le *nh* portugais, un ɳ avec le signe du ɪ.

De cette façon tout le monde prononcerait *igné* (ig-né), *stagnant* (stag-nant) et saurait qu'il faut dire *renard* pour *Regnard* et *montagne* pour *Montaigne*.

Revenons maintenant aux consonnes et permettez-moi de vous les présenter dans un nouvel ordre, divisées en douces : *b*, *g*, *d*, *v*, *h*, *j*, *l*, *r*, *z*,

et en fortes : *p*, *c*, *t*, *f*, - - - - *s*.

Vous vous apercevez du premier coup d'œil que *h*, *j*, *l* et *r* n'ont pas leurs correspondants parmi les articulations fortes, non point parce que ces articulations

n'existent pas, mais parce qu'on les remplace par des combinaisons propres à chaque nation.

Ainsi la forte articulation de l'*h* est marquée par *ch* en allemand, par *j* en espagnol et par *χ* en grec.

L'*l* dur appartient à la langue slave et l'*l* mouillé est représenté en français par *ll*, en italien par *gl* et par *lh* en portugais, etc.

Notre *j* s'appelle *yod* en allemand, où il représente notre *y* dans *yatagan*; en italien il devient *i* long et se prononce *dj* en anglais.

Quant à la forte articulation de l'*r*, elle est représentée un peu par tout le monde à tort et à travers par *rr*, *rh* et *rrh*.

Il nous importerait tout aussi peu, à nous, quelle serait la forme de la forte aspiration de l'*h*, puisqu'elle n'existe pas en français, que la forme de l'*l* mouillé aux Anglais et aux Allemands, **s'il n'était pas convenu que la réforme serait internationale.** C'est donc pour cette raison que l'on propose de marquer par ɦ avec un crochet l'aspiration forte correspondante à l'aspiration douce de *h*. Le *l* fort slave, qui a beaucoup d'analogie avec l'*ll* anglais dans *all* et notre *ll* dans *illumination*, serait représenté par un *l* avec un petit crochet figurant l'appui palatal de la langue ɭ, et le *l* mouillé par un *l* avec adjonction du ȷ, ʎ, le double *r* par ꝛ, et l'*r* grasseyé ou mouillé par ɼ.

Pour ne pas confondre l'articulation douce de notre *j* avec le *j* ou *dj* anglais, nous en supprimerons le point. Quant à l'articulation forte que nous marquons à présent par *ch*, les Anglais par *sh*, les Allemands par *sch* et les Italiens par *sc*, nous la remplacerions tout simplement par l'*s* italique ʃ, qui n'est autre chose qu'un double *j*. Le j (dj) anglais prendrait la forme de ɗ, c'est-

à-dire *d* avec *j* renversé et qui aurait pour correspondant fort la forme ʇ, que l'on représente à présent par *ch* en espagnol, par *tch* en anglais, *tsch* en allemand, et *ce* ou *cce* en italien.

Les Anglais remplaceraient également leur digraphe *th* et les Espagnols leur articulation du *c* devant *e* et *i* par le signe ꝺ (*th* doux) et ŧ (*th* dur) rappelant cette prononciation, ou bien simplement par ᴢ et z?

Nous employons d'autre part avec les Anglais le *z* comme articulation douce de l'*s* (dur), quoique nous sachions que cette lettre *z*, d'origine grecque, est double et représentait *ds* ou *ts*, comme la prononcent encore les Italiens et les Allemands.

Nous proposons donc de conserver la forme actuelle z pour représenter *ts* et lui donner la forme ᴢ pour figurer l'articulation douce *dz* actuelle.

Nous représenterions ensuite l'*s* (doux) en renversant l'*s* (dur), comme nous l'avons proposé plus haut pour x (ɀ), c'est-à-dire par la forme ƨ (*s* doux) et s (*s* dur).

N'allez pas vous imaginer qu'**en agissant ainsi nous faisons autre chose que d'imiter les anciens**; car qu'est-ce donc que la lettre z, que Palamède inventa, dit-on, au siège de Troie, sinon un N couché sur le flanc (Z), comme son *Y* n'est qu'un V avec un appendice de différenciation entre la voyelle et la consonne?

Les Eoliens ne se sont pas gênés de superposer deux gamma pour en faire un F : (le gamma Γ superp. $\frac{\Gamma}{\Gamma}$ = F), et les Latins ont ajouté une nouvelle lettre à l'alphabet en tirant le G du C par l'addition que vous voyez.

Au xvie siècle, Ramus a bien aussi tiré le J de l'I par l'addition d'un crochet, comme Zeitner de Strasbourg a différencié le U du V en l'arrondissant à la base!

Nous sommes arrivés de la sorte au tableau suivant des consonnes.

CONSONNES

Douces :	*b*	*gue*	*d*	*v*	*h*	*j*	*l*	*r*	*z*	
	b	g	d	v	h	ɉ	l	r	ƨ	
Fortes :	*p*	*c,k,q*	*t*	*f*	*ch, j*	*sch*	*ll*	*rr*	*ss*	
	p	c	t	f	ɦ	ʃ	ɩ	ɼ	s	
Doubles :	*gs*	*cs*	*th*	*th*	*dj*	*tsch*	*ll*	*r*	*ds*	*ts*
	x	x	ƌ	ƭ	ɗ	ʄ	ǀ	ɾ	ƻ	z

et **m** **n** **ı, n** (nas). ***ng*** **ŋ** (pal. nas) ***gn*** **ɲ** (tildé).

ou bien :

Douces :		b	g	d	v	h	ɉ	l	r	ƨ
Fortes :		p	c	t	f	ɦ	ʃ	ɩ	ɼ	s
Doubles :	douces	x	ƌ			ɗ	ǀ	ɾ	ƻ	
	fortes	x	ƭ			ʄ			z	

et **m** **n** **ı, n** **ŋ** **ɲ**

C'est-à-dire en tout 33 lettres, dont il faut retrancher pour l'usage spécial du français ɦ, ƌ, ƭ, ɗ, ƻ, et ʄ; ce qui fait 24 consonnes et autant de voyelles, **en tout 48 lettres pour exprimer les 89 combinaisons actuelles, pour le français seulement; tandis qu'il nous faut connaître au moins 150 combinaisons pour lire les langues qui se servent de notre alphabet latin actuel.**

Et dire que nous trouvons le même désordre dans les alphabets les plus connus comme le grec, l'hébreu et l'arabe. Mais le sanscrit est toujours à la tête du progrès avec ses 341 caractères!

Nous allons employer dans un mot chacune de ces consonnes :

SIMPLES

Douces.			*Fortes.*		
b = *b*	dans *bal,*	bal	p = *p*	dans *père,*	pɛrɵ
g = *g*	— *garde,*	gardɵ	c = *c*	— *cal,*	cal
d = *d*	— *dot,*	dot	t = *t*	— *ton,*	toı
v = *v*	— *vieux,*	vıɵ	f = *f*	— *fin,*	fɑı
h = *h*	— *hère,*	hɛrɵ	ɦ = *ch*	— (all. j esp. et χ grec)	
ȷ = *j*	— *jeune,*	ȷɵnɵ	ʃ = *ch*	— *cheval,*	ʃɵval
l = *l*	— *long,*	loı	ɩ = *ll*	— *illustre,*	iɩustrɵ
r = *r*	— *raie,*	rɛ	ɼ = *rr*	— *arrêtez,*	aɼɛtɛ
ƨ = *z*	— *zest,*	ƨɑst	s = *s, ss*	— *son,*	soı

m = *m*	dans *main,*	mɑı
n = *n*	— *nez,*	nɛ
ŋ = *ng*	— (*angl. all.* etc.)	
ꞃ = *n*	— *mon-ami,*	moꞃ amí
ı = *n*	— *mon père,*	moı pɛrɵ

DOUBLES

Douces.			*Fortes.*		
ɀ = *gs*	dans *exister,*	eɀisté	x = *cs*	dans *excès,*	exɛ
ȡ = *th*	— (*ang*) ȡat (ƻat)		ȶ = *th*	— (*angl.* ȶi (zi)	
ʤ = *dj*	— (*angl. ital.* etc.)		ʧ = *tch*	— (*angl.* etc.)	
ƻ = *ds*	— (*ital. all.* etc.)		z = *ts*	— (*all. ital.* etc.)	

ȴ = *ll*	dans *million,*	miȴoı
ɲ = *gn, ñ*	— *règne,*	rɛɲɵ
ɽ = *r mouillé*	— *presque,*	pɽescɵ

Nota. — Les lettres ȡ et ȶ se rapprochent de *dz* et *ts* avec prédominance du *d* ou *t*, et qu'à cette nuance près, on remplacerait aisément par ƻ et z. Il est fort probable, en effet, que Palamèdes n'avait cherché qu'à différencier le son doux du son fort représenté par le seul θ, en créant le ζ, qui finit comme le θ, par être employé pour les deux sons *dz* et *ts* indifféremment et finalement pour *s doux,* notre *z.*

ALPHABET INTERNATIONAL

Il sera aisé de se rendre compte par les tableaux suivants que d'autres lettres encore, découlant de la même source, pourraient être créées pour des besoins particuliers.

Ainsi la triphthongue anglaise *wi = vou-a-i* dans *swine, white,* etc., se forme en ajoutant à la diphthongue ʉ l'ı de ą, qui pourrait de même être adjointe au *d* et *t* des sons magyars dı et tı (lettres entre parenthèses dans cursives minuscules), etc.

Puis, comme la semi-voyelle *w*, égale à notre *vou bref*, est quelque peu encombrante, nous l'avons réduite dans les diphthongues *aw, ew, ow, wa, we, wo* à la forme ɑ, ʋ, ɑɩ, ʉ, ɥ, ɒ.

Ensuite nous avons mis entre parenthèses une deuxième forme cursive de l'u avec un crochet plus accentué pour le cas d'une confusion possible avec la lettre u, ainsi qu'une variante des lettres ɵ et ɛ.

D'un autre côté nous n'avons pas jugé à propos de faire graver certaines majuscules (1. 2. 3. 4), comme ne présentant aucun intérêt immédiat.

Les lettres (5 et 6) sont la première le D renversé, ᗡ, et la seconde le θ grec.

Quant aux cursives entre parenthèses : (2) est une variante de ą, (4) une variante de a, et (10. 11. 12) les lettres m et n avec variantes mises là faute de place.

VOYELLES MINUSCULES

		fer.	ouv.	fer.	ouv.	fer.	ouv.	fer.	ouv.			
Brèves :	a	e	ɢ	o	ɵ	o	ɑ	i	y	u	ʉ	
Longues :	a	ɛ	ɛ	ɵ	ɛ	ɵ	ɵ	ı	ỵ	u	ʉ	
Doubles :	ą	ẹ		ǫ		ǫ		ı		ų	ų	(ʉ)
	æ	ʊ		oɪ		w		ṇ		ɯ	ʋ	pour :
	aw	*ew*		*ow*		et		*wa*		*we*	*wo*	

CONSONNES MINUSCULES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	ʃ	ɭ	ɼ	s
Doubles : *d.*		ʐ	ḍ			ɗ	ḷ	ṛ	ʒ
f.		x	ṭ			ʝ			z
		et	m	n	ɲ	ŋ	ɳ		

VOYELLES MAJUSCULES

Brèves :	A	E	Ʌ	Θ	(ɵ)[1] O	Ɑ	I	Y	U	Ʉ
Longues :	A	E	Ʌ	Ɵ	(ɛ)[2] Ω	Ɑ	Ɩ	(ỵ)[3]	Ʊ	Ʉ
Doubles :	Aɪ	-	-	-	-	-	Ɨ		-	-
	Aw	-	-	-	- -	-			-	W

CONSONNES MAJUSCULES

Douces :	B	G	D	V	H	J	L	R	Ƨ
Fortes :	P	C	T	F	Ħ	ʃ	Ƚ	(ɼ)[4]	S
Doubles : *d.*		Ӽ	ɑ[5]	-	-	Dȷ	Lɪ	Ʀ	Ʒ
f.		X	Θ[6]	-	-	Tȷ	Nɪ	-	Z
		M	N						

VOYELLES MINUSCULES

Brèves :

Longues :

Doubles :

CONSONNES MINUSCULES

Douces :

Fortes :

Doubles : d. / f. / et

VOYÉLLES MAJUSCULES

Brèves :

Longues :

Doubles :

CONSONNES MAJUSCULES

Douces :

Fortes :

Doubles :

L'ACCENT TONIQUE

Maintenant que vous tenez le fil conducteur du labyrinthe orthographique, quelques indications fort simples vous suffiront pour saisir le mécanisme de l'*accentuation*.

Chaque combinaison de lettres ayant été réduite à une unité graphique, vous êtes amené fort commodément à voir que chaque mot contient autant de syllabes qu'il y a de voyelles.

Or, comme il y a dans chaque mot de plus d'une syllabe une voyelle sur laquelle on appuie davantage en la prononçant, nous avons là ce qu'on appelle l'*accent tonique*, sans lequel la compréhension d'une langue parlée deviendrait impossible.

Voici d'ailleurs brièvement ce qu'en dit Bescherelle :

« L'accent tonique se dit de la prononciation plus forte de certaines syllabes des mots d'une langue. Cette élévation de la voix, ce frappement plus sensible sur une syllabe, qui consiste en un coup de gosier qui élève le ton d'un degré, pour retomber l'instant d'après sur le ton d'où l'on est parti, est précisément ce qu'on appelle l'accent tonique.

« En entendant un Italien prononcer le mot *sovrano*, l'oreille s'aperçoit que la voix se lève sur la syllabe

vra, ce qui fait connaître que dans ce mot l'accent tonique est sur la pénultième ou avant-dernière syllabe du mot *sovrano*.

« *Cet accent tonique existe dans toutes les langues, même sans être écrit*. Les accents grecs sont destinés à marquer l'accent tonique; mais les accents ne marquent rien de semblable en français. Ceux-ci sont des signes que l'on met sur une voyelle soit pour en faire connaître la prononciation, soit pour distinguer le sens d'un mot d'avec celui d'un autre mot qui s'écrit de même.

« Ainsi l'on met, d'une part, un *accent grave* sur *à là*, *où*, *dès*, etc., pour les distinguer de *a*, *la*, *ou*, *des*, et un *accent circonflexe* sur *dû*, *crû*, *tû*, *bâiller*, *châsse*, *mûr*, *sûr*, etc., pour les distinguer de *du*, *cru*, *tu*, *bailler*, *chasse*, *mur*, *sur;* d'autre part l'on met un *accent aigu* sur l'*é*, pour indiquer le son fermé dans *vérité*, *dédain;* un *accent grave* sur *è*, pour en marquer le son ouvert dans *excès*, *procès*, et un *accent circonflexe* sur *â*, *î*, *û* dans certaines formes des verbes : *allâmes*, *allât*, *finît*, *accrût*, etc., et sur toutes les voyelles indifféremment comme signe représentatif d'une lettre retranchée : *âge* pour *aage*, *prêtre* pour *prestre*, *abîme* pour *abisme*, *rôle* pour *roole*, et *flûte* pour *fluste*, etc.

« Ces trois accents suffiraient sans doute pour nous permettre d'établir un excellent système d'accentuation. Malheureusement nous sommes encore bien loin d'une telle perfection. Y atteindrons-nous jamais? L'Académie qui devrait prendre l'initiative à cet égard commet elle-même l'erreur de distraire des mots où l'on emploie l'accent grave : 1° ceux en *ege*, qu'elle écrit avec un *é* fermé : *piége*, *collége*, etc.; 2° avec un accent circonflexe les mots *baptême*, *blême*, *carême*, *chrême*,

extrême, suprême; 3° avec un tréma, *poëme, ciroëne, troëne;* une innovation malheureuse que rien ne justifie.

« Nous en appelons à l'usage universel et à l'autorité des personnes qui parlent le mieux, est-il permis de prononcer autrement qu'avec le son de l'*è* ouvert les mots *collège, manège, piège, siège,* etc.?

« Représenter le son de *è* par *ê*, c'est faire croire qu'il existe dans notre langue une sorte de *e* de plus ou deux sons *è*. Puisque cela n'est pas, ce signe est donc un double emploi.

« Peut-être objectera-t-on que l'accent circonflexe indique la suppression de l'*s* ou de toute autre lettre; **mais alors combien ne faudrait-il pas d'accents pour rappeler toutes les modifications orthographiques ?**

« Notre langue n'est-elle pas déjà trop surchargée d'exceptions et de bizarreries, sans chercher encore à en augmenter le nombre? Avant le règne de François Ier (1515), on ne trouve ni dans les manuscrits, ni dans les livres imprimés aucun *e* accentué, quoique les différentes valeurs de cette lettre fussent distinctes et connues. »

Tout ceci revient donc à dire qu'il ne faut pas confondre *l'accent tonique* avec *l'accent grammatical* et ne pas oublier **qu'il ne peut être question ici des moindres nuances de la prononciation.**

Ainsi dans le mot *véritable*, par exemple, la voyelle *é* de la première syllabe *vé* porte un accent aigu pour indiquer que cet *é* n'est pas un *e* muet, ni un *è* grave ou un *ê* circonflexe; il porte donc tout simplement un accent grammatical; mais c'est la pénultième ou avant-dernière syllabe *ta* qui reçoit « le coup de gosier, qui élève le ton d'un degré pour retomber l'instant d'après

sur le ton d'où l'on est parti », c'est-à-dire l'accent tonique du mot *véritable*, tout comme la syllabe *vra* du mot italien *sovrano*.

Prenons à présent le même mot en français : *souveraine*, et nous nous apercevons immédiatement que nous mettons l'accent tonique sur la syllabe *rai* qui est également plus longue que les autres. Si nous retranchons l'*e* muet de *souveraine*, nous prononçons *souverain*, où la syllabe *rain* a conservé sensiblement sa qualité et sa quantité; seulement l'accent tonique dans ce mot repose sur la dernière syllabe.

Est-ce donc alors que la voix s'est élevée d'un ton entier sur la syllabe *rai* dans *souveraine* tout comme sur *vra* dans *sovrano?*

Je n'oserais pas l'affirmer; car notre *e* muet vaut à peine la moitié de l'*o* final italien et si nous laissons tomber la voix de ce demi-ton après la syllabe *rai*, il semble bien aussi que nous ne l'avons guère élevée davantage sur cette même syllabe.

De là vient peut-être que l'on soutient quelquefois que, pour parler bien en français, il faut parler sans accent. Et, en effet, il ne faut pas chanter en français comme en italien, ni laisser tomber la voix sur plusieurs syllabes comme en anglais, dans ce même mot *sovereign* par exemple, qu'on prononce *sóverenn*, en attaquant vivement l'*o* et en glissant rapidement sur les syllabes suivantes.

Une reine, sans doute, disant à ses vassaux : *je suis votre souveraine et c'est ma maison que je défends*... ferait ressortir également la syllabe *sou* dans *souveraine*, et tout en ne laissant pas tomber la nasale *son* dans *maison*, relèverait la syllabe *mai* tout comme la syllabe *dé* dans *défends*.

Mais cet accent supplémentaire n'est pas un accent tonique proprement dit, c'est *l'accent oratoire*, qui peut varier selon les circonstances et qui ne doit pas faire oublier qu'**en orthographe chaque mot est une entité** dont les éléments constitutifs ne se mesurent pas à leur valeur intrinsèque.

La syllabe qui porte l'accent tonique n'est donc pas nécessairement la principale du mot, celle qui contient le radical, ni même la plus longue ; car « notre accent circonflexe, par exemple, est moins un signe d'intonation, dit Bescherelle, qu'un signe purement étymologique ; il existe en effet bien des mots où la voyelle, quoique surmontée de cet accent, est brève : *hôtel, hôtellerie, prévôtal, hôpital*, etc., nous *allâmes*, vous *allâtes*, qu'il *allât*, et les formes semblables des verbes en *er*, tandis que des milliers d'autres mots où la voyelle, quoique longue, est entièrement dénuée de cet accent, tels que *diable, sabrer, sabre, havre, cadre, cadrer, cadavre, oseille, explosion, émotion, animosité*, etc., etc. »

Nous aurions mauvaise grâce à ne pas applaudir des deux mains à la justesse de ces observations, si l'auteur, à l'encontre de l'Académie, ne mettait pas au même rang, comme ayant des voyelles brèves malgré l'accent circonflexe, des mots comme *abîme, maîtrise, rafraîchir, prêter, prêcher, bêtise, île, aumône, Pentecôte.*

Ces contradictions, vous le voyez, justifient encore une fois nos remarques sur le peu d'exactitude de notre écriture étymologique.

En résumé, *l'accent tonique en français se fait sentir le moins possible et repose sur la pénultième si le mot se termine par un e muet, et sur la dernière syllabe dans tous les autres cas.*

Mais il n'en est pas de même dans les autres langues,

ce qui nous oblige à chercher une règle d'un emploi facile pour toutes.

Alors, tout bien considéré, nous trouvons que, **l'immense majorité des mots dans toutes les langues a l'accent tonique sur la pénultième ou avant-dernière syllabe, à moins que celle-ci ne soit brève et la dernière longue, au quel cas l'accent toniqne se reporte sur cette dernière,** *en latin excepté.*

Si cependant l'antépénultième était longue et la pénultième brève, l'accent tonique se reporterait sur celle-là, *à l'exception du français.*

Ainsi toutes les voyelles longues étant facilement reconnaissables et la diphtongue comme la voyelle nasale longue par convention[1], rien ne sera plus aisé que de marquer d'un accent aigu ou autre les exceptions comme naíf, parlé, verité, *en français;* sobáld, cóstbar, ʃílderuŋ *en allemand;* begán, árɵ, calámiti, cóntumeli *en anglais;* públice, dódiʃi *en italien;* puŋál, *en espagnol;* hierón, catá *en grec;* bereʃít *en hébreu;* et áliam, sólida, férient, proptérea, ánimɵs, gérunt, *en latin,* etc. etc.; car les mots comme cruɑl, *en français;* gefɑlt, *en allemand;* himsɑlf, *en anglais;* tenedɑr, *en espagnol;* dygater *en grec* n'auraient pas besoin d'être marqués, puisque **la précision de la voyelle brève accentuée** ne laisserait aucun doute à cet égard.

Mais selon la règle que nous nous sommes imposée dès le début, nous nous contentons d'indiquer nos desiderata en laissant à de plus autorisés le soin de juger les différends.

1. Pour la simplification de l'écriture et de l'accentuation; car *oi,* par exemple, dans *loi* est bref, tandis que *oi* dans *toise* est plutôt long. Il en est de même des nasales : *an* bref dans *tan* est long dans *tante* (Cannissié).

AVANTAGES D'UN ALPHABET PHONÉTIQUE INTERNATIONAL

Songez maintenant à l'avantage **d'un alphabet unique pour toutes les langues** et cet alphabet se présentant **sous les formes connues de tous**; car les modifications y introduites seront assimilées par n'importe qui en moins d'une demi-heure, de telle sorte que **quiconque, sachant lire dans n'importe quelle langue, puisse lire dans toutes les autres et être facilement compris sans comprendre nécessairement lui-même**, tout comme ferait un musicien pour les œuvres les plus diverses.

Quel soulagement pour tous ceux qui ont besoin d'apprendre une langue étrangère, de pouvoir la lire couramment au bout de quelques heures; car figurez-vous l'étonnement qu'éprouvent à l'étranger tous ceux qui ont appris l'allemand ou l'anglais par eux-mêmes, de n'être compris nulle part quand ils se mettent à parler!

Et combien de jeunes gens dans nos établissements d'enseignement secondaire se trouvent dans le même cas, après plusieurs années d'études avec des maitres compétents, mais qui n'avaient pas le temps de s'attacher à la prononciation, que chacun devrait et pourrait savoir avant d'entrer en classe!

Et **quel temps précieux de perdu dans nos écoles primaires** avant que nos pauvres enfants commencent à se reconnaître un tantinet au milieu des chinoiseries orthographiques de notre propre langue!

« L'étude de l'orthographe, dit un auteur américain, M. March, est considérée le plus souvent comme une chose peu sérieuse, une occupation d'enfant et l'on ne s'avise pas de songer au temps perdu à l'acquérir par la foule des enfants, dont elle absorbe une large part de leur présence à l'école, et on fait trop bon marché des embarras continuels qu'elle suscite à ceux qui l'ont acquise!

« Comptez les heures que chaque homme passe à l'apprendre, les heures employées durant sa vie entière à se la rappeler, à la perfectionner pour ainsi dire en consultant son dictionnaire sans trêve ni merci, et vous trouverez un total de plusieurs millions d'années perdues par chaque génération, sans compter la perte matérielle, des millions également, pour frais d'impression des lettres inutiles![1]

« Songez au dommage moral résultant de la difficulté que notre orthographe présente à la facile conception des sons de nos mots pour les étrangers; lisez la pétition des Japonais au Congrès des États-Unis et rangez-vous alors, si vous osez, du côté des amateurs en littérature, dont l'affection pour la bonne vieille

1. D'après Nevicow, il y a 13 p. 100 de lettres inutiles en français, ce qui fait pour 108 milliards de lettres imprimées, 14 200 millions. Or on compte l'impression à 7 francs pour 10 000 caractères, ce qui reviendrait à 10 millions de francs d'économies pour l'impression et pour le papier, 100 000 lettres à 0 fr. 04 avec un tirage moyen de 4 000 exemplaires, la somme de 18 millions! (*Les gaspillages de la Société moderne.*)

orthographe se fortifie encore par le charme des vieilles éditions, aux types gracieux, au papier crème et l'arome des bonnes et solides reliures!

« Vous essayeriez en vain de sauver du ridicule tous ces trésors, en nous montrant leurs avantages pour nos études étymologiques; car vous savez bien qu'une orthographe immuable à travers les variations des âges en détruit, ou peu s'en faut, les matériaux les plus importants!

« Mesurez au contraire **les avantages qui découleraient de l'adoption d'un alphabet uniforme pour toutes les langues,** par les obstacles que notre orthographe oppose à la diffusion de la nôtre!

« N'est-il pas plus difficile, en effet, pour le plus grand nombre d'étudier un nouvel alphabet que d'acquérir la syntaxe d'une langue étrangère et le sens de ses mots?

« Quelles entraves ne met point l'alphabet grec à la compréhension rapide et fructueuse de cette langue dans nos établissements d'instruction supérieure?

« Plus de temps est employé dans nos séminaires à l'étude de l'alphabet hébreu qu'à l'étude de l'hébreu lui-même, et si vous en exceptez deux ou trois parmi ceux qui s'essayent au sanscrit, vous trouverez qu'on n'arrive même pas à la lecture... »

Oh! je n'oublie pas qu'il y a lecture et lecture; mais **il ne peut être question ici, sur le terrain international, que de savoir lire comme un enfant des écoles primaires ou, si vous aimez mieux, comme un étranger, assez bien pour être compris sans craindre jamais d'être ridicule : les moindres nuances restant l'apanage des orateurs et des délicats.**

Sachons donc **prononcer à peu près correctement** ce que nous avons appris d'une langue étrangère, en vue d'un avantage particulier; c'est un *moyen de conversation quelconque d'abord, mais au besoin rapidement perfectible.* Il en sera de même de toutes les autres langues que nous croirons utile d'y ajouter avec l'idée bien nette de *ne jamais demander à tout un peuple de se mettre en frais de nous comprendre autrement que dans son dialecte national;* car, **à moins d'être enseignés dans toutes les écoles primaires du monde entier, le volapuk ou l'espéranto ne serviraient guère aux étrangers qu'un hasard eût égarés dans nos campagnes ni même aux voyageurs mondiaux, qui ne s'arrêtent, en général, que dans les centres où l'on parle déjà plusieurs langues étrangères.**

Seule notre orthographe irrationnelle s'oppose à la réalisation facile de ce progrès ardemment désiré, en accumulant sous nos premiers pas toutes les difficultés de la prononciation avec la terreur presque superstitieuse que les sons étrangers n'ont point d'équivalents dans notre langue, simplement parce que l'image ne s'en reflète pas dans leurs mots de la même façon que dans la nôtre. Et ce qui paraît plus étrange encore, nous défigurons les langues étrangères en essayant de les prononcer avec le son alphabétique de chaque lettre, ce qui ne nous arrive guère avec le français et nous remet en mémoire l'anecdote suivante :

Dans un petit séminaire du midi de la France, les professeurs et les élèves de rhétorique avaient rivalisé de zèle pour jouer une tragédie de Sophocle devant le patriarche de Constantinople, de passage dans leur ville. Hélas! le patriarche qui savait l'italien et parlait

un peu le français, s'imagina bientôt ne plus comprendre suffisamment notre langue et demanda le texte de la pièce. Mais quelle ne fut pas sa surprise, avec l'édition grecque de Sophocle en main, de voir qu'on lui parlait sa langue maternelle !

« Vous n'auriez pas compris davantage : *Jé né mé soumettraï jamaïss à la loï d'une reïné!* nous répondit un Grec en riant aux éclats. »

Aussi qui voit la paille dans l'œil du voisin ne devrait plus ignorer la poutre dans le sien (γνῶτι σέαυτον!) et tant mieux alors pour ceux dont l'orthographe est plus rationnelle : *pour un œuf ils auront un bœuf!*

Si dans l'anglais : **Time is money** (le temps est de l'argent), le mot *time* était écrit **taïme,** la chose irait toute seule. Il en serait de même en allemand : *Zeit ist Geld,* si la phrase se présentait comme **Tsaïte ist Gueld.**

Mais comment proposer aux Allemands et aux Anglais d'écrire ainsi leurs langues, quand nous écrivons *temps* (selon les étrangers : **temmpse**) et que nous prononçons *tan*; *est* pour **è**, et *argent* avec un *g* que nous prononçons **gue** dans *argot* avec *en* pour **an,** qui sonne **in** dans *bien,* etc., sans aviser aux concessions mutuelles capables de rendre cette réforme orthographique (**essayée depuis des années pour chacune en particulier**) phonétique, internationale et même facile pour toutes, y compris l'espéranto ?

Qui ne voit pas en effet que cette langue internationale ne gagnerait pas elle aussi à cette réforme pour ses mots filozofo et f*aj*ro par ex. que les uns prononceront volontiers filo*ts*ofo et les autres f*aɟ*ero ou f*edg*ro et que nous écrivons pour tous également filoȥofo et fąro.

INSUFFISANCE DE LA RÉFORME PROPOSÉE

Il est aisé de s'apercevoir à présent que **toute réforme orthographique partielle et forcément isolée serait toujours sujette à revision et ne mènerait ainsi à aucun résultat pratique.** Il est tout aussi évident que le phonétisme international ne songe à « *enlever* à aucuns et moins encore *à notre harmonieus idiome toute sa grâce, pour la remplacer par le manque de souplesse d'un matématique jargon : un sec et rijide squelète de ce qui aurait été notre bèle et gracieuze langue* », d'après le journal Le Réformiste.

Cette phrase, nous l'aurions écrite phonétiquement :

Aɪlɵvér a notr'armoniɵƨ idɪωmɵ tutɵ sa grasɵ, pur la raɪplasé par lɵ maɪcɵ dɵ suplɑsɵ d'ɵɪ matematicɵ jargoɪ : ɵɪ sɑc e rijɪdɵ scɵlɑtɵ dɵ sɵ ci ωrat eté notrɵ bɑl'e grasiɵƨɵ laɪgɵ.

Mais de façon qu'un étranger eût été dispensé d'apprendre la phonation particulière à notre alphabet, c'est-à-dire se rappeler tout comme nos enfants : 1° que l'*o* dans *idiome* et l'*i* de la syllabe *ji* dans *rijide* sont longs sans l'accent circonflexe de l'*â* dans *grâce* ;

2° que les digraphes *au* et *ai* dans *aurait* se prononcent come *o* dans *idiome* et *è* dans *squelète ;* 3° que *ou* dans *toute* et *souplesse* se prononce par une seule émission de voix ainsi que *eu* dans *gracieuze* et non point comme une diphthongue (suédoise ou allemande); 4° que le *c* se prononce *s* devant *e* et *i* dans *ce* et *gracieuse*, mais *k* dans *sec ;* 5° que ce même son de *k* s'écrit *qu* devant *e* dans *manque*, *matématique* et *squelète;* 6° que le *g* est suivi d'un *u* devant *e* pour lui conserver le son de *gue* dans *langue*, mais se remplace par *j* dans *rijide*; 7° que l'*s* se redouble quelquefois comme dans le mot *souplesse ;* 8° que l'*r* final peut se prononcer dans *enlever* mais point dans *remplacer;* 9° que *on* dans *jargon* ne se prononce pas comme *on* dans *harmonieux*; 10° que les syllabes *en* dans *enlever*, *an* dans *manque* et *em* dans *remplacer* se prononcent de même, sans qu'il soit permis de les employer les unes pour les autres; 11° que le *t* du mot *et* ne se prononce jamais ; et 12° enfin que l'*e* muet ne se distingue en rien de l'*e* dans sec, où il sonne comme *è* dans *squelète*, de même que *é* dans *matématique* se prononce comme l'*e* de la syllabe *cer* dans remplacer.

Mais, de bonne foi, répudier seulement le *th* dans *mathématique*, le *g* dans *rigide*, et le double *t* dans *squelette*, ainsi que le double *l* dans *belle* pour les remplacer par un accent sur la voyelle précédente, mettre un *s* à la place de l'*x* et un *z* à la place de l'*s* dans *harmonieux* et *gracieuse*, est-ce là le but du Réformiste?

Si les réformateurs allemands, italiens, espagnols, anglais et américains applaudissent à la suppression des doubles consonnes, ils se demanderont certainement ce que fait le double *n* dans *année* et pourquoi l'on n'adopterait pas au Réformiste le *K* dans *Crist*

puisque le *C* ne paraît pas convenir dans *Kersonèze?*

Ils s'étonnent de l'emploi de l'*y* dans *royal* et de l'*ï* dans *maïonaise*, comme de la préférence accordée au double *c* pour le son de *cs* dans *ficcion* pour *fiction* et *accion* pour *action*, quand on a *axe* et *axiome* et que l'on continue à écrire *silex* et *index*.

Ils affirment tous qu'*un changement quelconque offensera toujours l'œil du lecteur et qu'il faudra s'attendre de la part de quelques-uns à la résistance la plus acharnée pour l'abolition d'un point sur l'ï!* **Échanger pour changer ne vaut pas le danger!**

M. Renard, l'éminent conférencier, l'infatigable apôtre de la réforme de l'orthographe française, semble l'avoir compris dans son article de la Revue du 15 juillet 1902, en parlant de la francisation des mots d'origine étrangère, qui sont définitivement entrés dans la langue et répondent à un besoin réel : **« Et ici, comment ne pas souhaiter l'adoption, par toutes les nations européennes, d'un même alphabet, où dans toutes les langues la même lettre aurait la même valeur? La lecture de toutes les langues deviendrait ainsi d'une facilité extrême. »**

Mais comment pense-t-il arriver à un résultat aussi important, s'il n'essaye pas de piloter sa réforme vers les régions d'outre-mers et d'outre-monts, où ses dignes émules ne demandent que le signal d'une insurrection formidable de bon vouloir et d'entente parfaite?

Le savant Lipsius n'écrivait-il pas, il y a trois siècles, au sujet de la réforme du latin, qu'il était plus honteux de persister dans l'erreur désormais sans excuses : « *Pudet non tam erroris quam pertinaciæ, quia corripi patiuntur at non corrigi et tenent omnes quod defendat*

nemo. Itali, Hispani, Germani, Galli, Britanni in hoc peccato, a qua gente initium emendandi ? Audeat enim una aliqua et omnes audient[1] ! » Oui, que l'une quelconque de ces nations fasse un pas et toutes suivront!

Constatons encore brièvement que les sacrifices qu'on nous demande pour le bien général, seraient aussi un bien particulier, puisqu'ils sont de ceux-là mêmes qu'on éviterait difficilement dans une réforme isolée.

Ainsi nous avons en français la voyelle sourde, soi-disant *e muet*[2], représentée par un *e* sans accent, qui se prononce *partout aillèurs* comme notre *é* fermé et que nous figurons tantôt par *e* dans *me, te, se*, tantôt par *eu* dans *neuf, veuf, peut, veut*, tantôt par les deux à la fois, comme dans *neveu, cheveu* ou bien encore par *œ* dans *œil* et enfin par *œu* dans *œuf* et *bœuf*. Personne assurément plus que nous-mêmes n'aurait intérêt à donner à ce son une forme plus concrète, comme ɵ, par ex., signe aussi facile à lire qu'à écrire, et qui de plus s'adapte pour ce même son *eu* aux signes anglais *e, i, o, u*, dans les mots pref*e*r, f*i*r, s*o*n, t*u*b, et allemands *œ* et *ö* dans Oeffnung et gönnen.

Nous avons ensuite le di-gramme *ou* que toutes les autres nations, à l'exception des Grecs, figurent avec notre *u* et cette lettre nous la prononçons comme les Allemands prononcent leur *ü*. L'effort que nous eus-

1. L'obstination de rester dans l'erreur est plus honteuse que l'erreur même. On s'est laissé tromper et l'on refuse de s'amender, tout le monde retenant ce que personne ne saurait plus défendre. Les Italiens, les Espagnols, les Allemands, les Français et les Anglais pèchent également. D'où partira la réforme? Que l'une quelconque de ces nations ose et toutes suivront.

2. Il ne saurait être question ici du véritable *e-muet* (qu'on appellerait plus correctement *e-euphonique*) à la fin des mots ni surtout après une voyelle, où il semble n'être plus qu'une réminiscence grammaticale.

sions à faire pour nous mettre à l'unisson avec nos voisins, par la création d'un *u* (u) avec l'anse initiale de la lettre italique de même son, que nous connaissons déjà et qu'on n'aurait qu'à spécialiser : u et u (sans anse initiale) pour *ou* et *oû* et u et u (notre *u* italique) pour *u* et *û*, serait largement compensé par l'abolition des dernières formalités qui s'opposent encore à notre admission dans le concert orthographique international.

Et en effet, ce ne seraient ni les Anglais, ni les Allemands, ni les Italiens qui se refuseraient à substituer notre *ch* représenté par ʃ (partout où il ne sonne pas comme *k* dans *écho*, *archange* etc.), à leurs *sh*, *sch* ou *sce*.

Il en serait de même du ȷ pour le *ch* espagnol, le *tch* anglais, le *tsch* allemand, le *cce* italien, etc., etc.

Et quelle résistance pouvons nous attendre de la part des Allemands contre l'adoption des voyelles longues, dont la figuration par *h* ou *e* muets est bien plus défectueuse encore que notre accent circonflexe? Et des Anglais avec leurs doubles voyelles *ei* et *ae* pour *é; ee*, *ea*, pour *î; oe*, *ow* pour *ô; oo*, *oe*, *ou* pour *oû*? Ou des Hongrois, dont toutes les voyelles longues sont marquées d'un accent aigu?

Il en serait ainsi de toutes les lettres nouvelles créées et mises au monde pour notre plus grand bien à tous.

Cependant nous admettrons volontiers, avec M. Renard, que toute réforme *partielle même* est une victoire remportée sur l'ennemi du progrès le plus redoutable, la routine, à condition toutefois qu'elle soit décisive, comme par ex. l'abolition générale des consonnes muettes. Mais pour être accueilli avec faveur à l'étranger, il est essentiel d'en bien marquer le but final : **représentation ultime d'un son bien déterminé par un signe unique !**

MOYENS D'INTRODUIRE LA RÉFORME

Les réflexions qui précèdent sont le fruit d'une trentaine d'années d'études et d'échanges de vues avec les hommes sans préjugés des diverses nationalités, que le sort s'est plu à nous faire connaître, et c'est du fond du désert que nous crions aux réformateurs toujours trop pressés d'aboutir à un résultat quelconque :

Unissez-vous avec vos amis de langues allemande et anglaise sur un système phonétique international quelconque, car nous n'avons pas des prétentions au *nec plus ultra*, mais l'espoir de pouvoir vous servir bien modestement de trait d'union.

Associez-vous ensuite avec les professeurs de langues étrangères, et ils sont nombreux aujourd'hui, pour qu'ils recommandent à leurs élèves les éditions où **cet enseignement phonétique international** *se trouve en place et lieu de la prononciation figurée* **si diversement** dans les manuels de conversation.

Jetez un coup d'œil seulement sur le tableau suivant et vous resterez convaincu de **l'immense avantage immédiat** que présente cette méthode sur toutes les prononciations figurées si péniblement et partant si défectueuses.

Le ministre de l'Instruction publique ne s'opposera plus alors à une substitution semblable dans les

livres classiques pour l'enseignement des langues vivantes, puisqu'elle ne toucherait en rien, *ou fort peu*, aux œuvres vives de la routine et que cela n'engagera ni lui, ni l'avenir, ni personne.

Mais, en attendant, *l'on se familiarisera avec le monstre* et la cause sera gagnée ; car aussi lentement que s'égrène d'une génération, à laquelle vous demandez un sacrifice, le petit nombre des âmes généreuses, vous verrez s'accroître rapidement la phalange des jeunes dont vous favorisez les intérêts.

Rappelez-vous que *notre système métrique n'a guère servi à la génération qui l'a vu naître* et que, dans les pays étrangers où on l'adopta depuis, on l'enseigna d'abord dans les écoles à côté du système en usage ; plus tard, on l'introduisit dans l'administration avec toutes sortes de ménagements, et bientôt, tout le monde s'y trouvant à l'aise, il était devenu presque inutile d'en décréter la mise en vigueur...

FRANÇAIS

Orthographe usuelle :	*Prononciation figurée pour Anglais :*
Bonjour, Monsieur,	Bo*ngsh*oor',[1] Mosyu' (u dans urge).
Comment vous portez-vous?	Coma*ng*' voo portey'-voo?
Très bien, et vous?	Tray bye*ng*', ey voo?
Orthographe phonétique :	*Prononciation figurée pour Allemands :*
Boıjur, Mosıo,	Bo*ngsch*uhr', Mosyöh,
Comaı vu portε-vu?	Coma*ng* wuh porteh-wuh?
Trε bıeı, e vu?	Träh bje*ng*, e wuh?

1. Les lettres ital. ne représentent le son que par à peu près.

ANGLAIS

Orthographe usuelle :	*Prononciation figurée pour Allemands :*
Good day, Sir, How do you do? Very well,and you?	Gud deh, sörr, Hau duh juh duh? Weri wuell, änd juh?
Orthographe phonétique :	*Prononciation figurée pour Français :*
Gud dɛ, sɵr, Haɷ dɯ ɿɯ dɯ? Veri wel, and ɿɯ?	Goud dey, seurr, Haou doû yoû doû? Véri vouell, annd yoû?

ALLEMAND

Orthographe usuelle :	*Prononciation figurée pour Anglais :*
Guten Tag, mein Herr, Wie befinden Sie sich? Sehr wohl, und Sie?	Gooden tahg, mine herr, Vee bafinden zee zi*ch*? Zare vole, oond zee?
Orthographe phonétique :	*Prononciation figurée pour Français :*
Gɯten tag, mạn her, Vɩ befinden ƨɩ ƨiɦ! Ƨɛr vɵl, und ƨɩ?	Goût'n tâgue, maïnn herr, Vî béfinn'den zî zi*ch*? Zeyr vôle, ound zî?

Comme vous le voyez, nous nous sommes contentés, pour cette démonstration, des trois langues, française, anglaise et allemande, et il nous a fallu pour chacune d'elles deux sortes de prononciations figurées : une à l'usage des Allemands et une à l'usage des Anglais pour le français; de même pour l'allemand qui a besoin d'être représenté spécialement pour les Français et pour les Anglais, et quand il était question de la langue

anglaise il nous fallait également la figurer séparément pour nous comme pour les Allemands.

En y ajoutant une quatrième langue, l'italien par exemple, il nous faudrait trois prononciations figurées pour chacune des quatre langues, et ainsi de suite pour chaque langue nouvelle; mais aussi le progrès serait-il doublement appréciable et plus si l'on arrivait à s'entendre pour figurer la prononciation *d'une même façon* dans les manuels de conversation de deux ou plusieurs langues à la fois, en attendant l'adoption de l'alphabet international.

Mais fussions-nous les seuls à figurer ainsi les langues étrangères, il est clair que nous en retirerions un bénéfice certain, comme il sera facile de s'en convaincre par la comparaison des textes dont nous faisons suivre le rapide exposé des désidérata dans l'orthographe des **quarante principaux idiomes parlés dans le monde entier.**

Vous y trouverez, j'espère, la réforme mise à la portée d'un enfant : les signes employés sont précis et bien plus vite acquis que la variété inépuisable des lettres et combinaisons actuelles, le plus souvent fautives ou passagères.

Votre équité n'hésitera plus entre les formes bizarres *à première vue*, que revêtent les mots connus, mais qui facilitent la compréhension des sons allemands, russes, grecs, arabes ou chinois, dont l'écriture ne dit rien à vos yeux éperdus, et les mots anglais, italiens, espagnols, portugais, magyars, tschèques, polonais et malgaches, qui ne font que tromper vos sens abusés.

Vous échangerez avec plaisir **le vieux trousseau de clefs encombrantes** contre un **petit passe-partout fort commode** et sourirez aux insinuations

perfides contre l'application *immédiate* d'un principe qui porterait le trouble dans l'économie sociale tout entière; *car il ne saurait être question*, je le répète, *d'un changement à vue, d'un bouleversement subit et radical dans nos habitudes d'orthographier les langues, à commencer par la nôtre;* **mais simplement et à titre d'essai, de l'introduction dans les manuels de conversation d'un système phonétique simple et précis et pouvant servir de base à la réforme orthographique internationale proposée.**

A cet effet une entente avec les nations voisines me paraît de la plus haute importance, sans être toutefois d'une nécessité absolue, puisque l'alphabet dont nous nous servirions pour fixer leurs sons pourrait être adopté par chacune en particulier pour représenter les nôtres, sans crainte de ne pouvoir être suivi par toutes.

Aussi lorsqu'on nous montrera du doigt les erreurs de phonation presque inévitables en pareille matière, mais *facilement réparées par les intéressés*, comme une preuve éclatante du peu de consistance de la méthode nouvelle, nous nous dirons en toute confiance que la raison finira toujours par s'affirmer et qu'*il vaut mieux, après tout, savoir où l'on va que d'être poussé au hasard*[1] *:* **car, en vérité, si cette réforme, à laquelle on a fini par intéresser l'Académie elle-même, doit aboutir, elle sera phonétique et internationale.**

1. Nos voisins, les Anglais, expriment fort judicieusement l'idée d'une réforme par à-coups de la manière suivante : To cut the dog's tail piece-meal; c'est-à-dire : couper la queue du chien par petites tranches.

SPÉCIMEN DE L'ORTHOGRAPHE PHONÉTIQUE EN FRANÇAIS

Lɵ corbɷ e lɵ rɵnar.

Mɛtrɵ corbɷ, sur ɵn arbrɵ perʃé (pɑɪʃé),
tɵnɛt aı sɔı bec (bɑc) ɵı frcmaȷɵ;
mɛtrɵ rɵnar, par l'odɛr aleʃé,
lɥ teıt (tɑıt) a pɵ prɛ sɵ laıgaȷɵ :
« Hɛ! boıȷur! mosıɵ du corbɷ!
Cɵ vuƨ ɛtɵ ȷolí! cɵ vu mɵ saıblɛ bɷ!
saı maıtɩr, si votrɵ ramaȷɵ
sɵ raport' a votrɵ plumaȷɵ,
vuƨ ɛtɵ lɵ fɛníx dɛƨ ɷtɵ dɵ sɛ bɯ (bwa).
A sɛ mɷ. lɵ corbɷ nɵ so saı pas dɵ ȷɯ (ȷwa)
e pur moıtré sa belɵ (bɑlɵ) vɯ (wa),
il uvr' ɵı larȷɵ bec, lɛsɵ toıbé sa prɯ;
lɵ rɵnar s'aı sɛsɩt, e dɩ : « Moı boı mosıɔ,
aprɵnɛ cɵ tu flatɛr
vɩt ɷ depaı dɵ sɵlɥ ci l'ecutɵ :
ƨetɵ (sɑtɵ) lɵsoı vɷ bıɛn ɵı fromaȷɵ, saı dutɵ. »
. Lɵ corbɷ, hoıtɵƨ e coıfu,
ȷura, mɛƨ ɵı pɵ tar, c'oı nɵ l'ɩ praıdrɛ plu.

(La Foıtɛnɵ) La Fontaine.

Lə ʃɛn' e lo rozɵ.

Lə ʃɛn' ɵı ȷur dɩt o rozɵ :
Vuz avɛ bıeı suȷɛ d'acuzé la naturə;
ɵı rutəlɛ pur vuz ɛt ɵı pəzaı fardɵ;
lə muıdrə vaı ci d'avaıturə (mwɛ̃drə)
fɛ rɩdé la fasə də l'ɵ
vuz oblɩg' a bɛsé la tɛtə,
səpaıdaı cə moı froı, o Cɵcazə parc,
noı coıtaı d'arɛté lɛ reıoı du solɛ,
bravə l'efɵr də la taıpɛtə.
Tu vuz ɛt aciloı, tu mə saıblə zefɩr.
Aıcɵr si vu nɛsıɛz a l'abrɩ du fəlaȷo
doı ȷə cuvrə lə vuzinaȷə,
vu n'ɵrıɛ pa taıt a sufrɩr :
ȷə vu defaıdrɛ də l'oraȷə;
mɛ vu nɛsɛ lə plu suvaı
Sur lɛz umɩdə bɵr dɛ ruıɵmə du vaı.
La natur' aıvɛr vu mə saıblə bıen eıȷusto.
Votrə coıpasioı, lɥ repoıdɩ l'arbustə,
par d'ɵı boı naturél; mɛ citɛ sə susí;
lɛ vaı mə soı muı c'a vu redutablo :
ȷə plɩ' e nə roı pa. Vuz avɛ ȷusc'isí
coıtrə lɛr cuz epuvaıtablə
resisté saı curbé lə dɵ;
mɛz ataıdoı la feı. Com' il dɩzɛ sɛ mɵ,
du bu də l'orizoı acur avéc furɩ'
lə plu terɩblə dɛz aıfaı
cə lə Nɵr u porté ȷuscə-la daı sɛ flaı.
L'arbrə tıeı boı, lə rozɵ plɩ',
Lə vaı redublə sɛz efɵr,
e fɛ si bıeı c'il derasinə

sɵlɥ dɵ ci la tɑt' o sɩel etɑ vʉsinɵ,
e doı lɛ pɩɛ tuʃɑt a l'aıpɩrɵ dɛ mɷr.

La Fontaine.

Lɛƨ animɷ maladɵ dɵ la pesto.

Θı mal ci repaı la teɾɛr,
mal cɵ lɵ Sɩel aı sa furɛr
eıvaıta pur punɩr lɛ crimɵ dɵ la tɑrɵ,
la pestɵ (pɥsc'il fɷ l'apɵlé par soı nɷı),
capablɵ d'aıriʃɩr an ɵı ȷɯr l'Aʃeroı,
fɵƨɑt ɷƨ animɷ la gɑrɵ.
Ɩl nɵ murɑ pa tɯƨ, mɑ tɯƨ etɑ frapé;
oı n'aı vʉıɑ pɯı d'ocupé
a ʃerʃé lɵ sutɩeı d'unɵ muraıtɵ vɩ';
nul mɑ n'exitɑ lɛr aıvɩ';
ni lɯ ni rɵnar n'epiɑ
la dus' e l'inosaıtɵ prʉ';
lɛ turtɵrelɵ sɵ fɥɑ (fɥıɑ):
plu d'amɯr, partaı plu dɵ ȷʉ'.
Lɵ lioı teı coıse, e dɩ : Mɛ ʃɑrƨ amí,
ȷɵ crʉ cɵ lɵ Sɩel a permí
pur no peʃé set' eıfortunɵ.
Cɵ lɵ plu cupablɵ dɵ nɯ
sɵ sacrifɩ' ɷ trɑ du selestɵ curɯ;
pɵt-ɑtr' il obtɩeıdra la geriƨoı comuno.
L'istʉrɵ nɯƨ apraı c'aı dɵ telƨ axidaı
oı fɑ dɵ pare devɯmaı.
Nɵ nɯ flatoı doıc pɯı; vʉıoı saıƨ eıduljaıso
l'eta dɵ notrɵ coısiaısɵ.
Pur mʉ, satisfɵƨaı mɛƨ apetɩ glutoı,
ȷ'ɛ devoré forsɵ mutoı.
cɵ m'avɑt-ɩl fɑ? Nul' ofaısɵ;
mɑm' il m'ɑt aɾivé celcɵfʉ dɵ maıȷé

lɵ berjé.
Jɵ mɵ devurɛ doıc, s'il lɵ fɷ; mɛ jɵ paısɵ
c'il ɛ boı cɵ ʃacɵı s'acɯƨ' eısí cɵ mʉ;
car oı dʉ suɛté, sɵloı tutɵ justisɵ,
cɵ lɵ plu cupablɵ perisɵ.
Sɩrɵ, dɩ lɵ rɵnar, vuƨ ɛtɵ trɷ boı rʉ;
vo scrupulɵ foı vʉr trɷ dɵ delicatesɵ.
E bɩeı! maıjé mutoı, canaʝɵ, sot' espesɵ,
ɛ-s'ɵı peʃé? Noı, noı. Vu lɛr fɩtɵ, seŋɛr (seŋɛr),
aı lɛ crocaı, bɷcu d'onɛr :
e caıt o berjé, l'oı pɵ dɩrɵ
c'il etɛ dɩŋɵ dɵ tu lɛ mɷ,
etaı dɵ sɛ jaı-la ci sur lɛƨ animɷ
sɵ foıt ɵı ʃimeric' aıpɩrɵ.
eısí dɩ lɵ rɵnar, e flatɛr d'aplɷdɩr.
Oı n'ɷƨa trɷp aprofoıdɩr
du tɩgrɵ, ni dɵ l'urs, ni dɛƨ ɷtrɵ pɥsaısɵ,
lɛ muı pardonablɵƨ ofaısɵ :
tu lɛ jaı cɵrelɛr, jusc'ɷ seıplɵ mateı,
o dɩrɵ dɵ ʃacɵı, etɛ dɵ pɵtɩ seı.
L'anɵ veıt a soı tur, e dɩ : Jɛ suvɵnaısɵ
c'an ɵı prɛ dɵ mʉnɵ pasaı,
la feı, l'ocaƨioı, l'erbɵ taıdr' e, jɵ paısɵ
cɵlcɵ dɩabl' osí mɵ pusaı,
jɵ toıdɩ dɵ sɵ prɛ la larjɛr dɵ ma laıgɵ;
jɵ n'an avɛ nul drʉ pɥsc'il fɷ parlé nɛ.
A sɛ mɷƨ oı cria harɷ sur lɵ bɷdɛ!
Ɵı lu, cɵlcɵ pɵ clɛr, pruva par sa haraıgɵ.
c'il falɛ devué sɵ mɷdɩt animál,
sɵ pɵlé, sɵ galɵ, d'u vɵnɛ tu lɛr mal.
Sa pecadilɵ fu jɯjé' ɵı ca paıdablɵ.
Maıjé l'erbɵ d'ɷtrɥ! cel crim' abominablɵ!
Rɩeı cɵ la mɷr n'etɛ capablɵ,

d'expié soı forfɐ. Oı lɵ lɥ fı bıeı vɯr.
Sɵloı cɵ vu sɵrɛ pɥsaıt u miserablɵ,
lɛ ȷuȷɵmaı dɵ cur vu raıdroı blaıc u nɯr.

Soıȷɵ d'Atalı.

S'etɐ paıdaı l'orɐr d'unɵ profoıdɵ nɥ;
ma mɐrɵ Jeƨabél (Jeƨabɑl) dɵvaı mɯ s'ɐ moıtrɛ',
com'o ȷur dɵ sa mɑr poıpɵƨɵmaı parɛ';
sɛ malɐr n'avɐ pɯıt abatu sa fıerté (fıɑrté),
mɐm' el' (ɑl') avɐt aıcɑr set eclat aıprɵıté,
doıt el' ɯ suı dɵ peıdr' e d'orné soı viƨaȷɵ,
pur reparé dɐƨ aı l'ıreparabl' utraȷɵ;
« Traıblɵ, m'at-elɵ dı, fılɵ dınɵ dɵ mɯ,
lɵ cruél (cruɑl) Dıɵ dɛ Jɥf l'aıport' osí sur tɯ,
Jɵ tɵ pleı dɵ toıbé daı sɛ meı rɵdutablɵ,
ma fıl'. « An aʃɵvaı sɐ mɑƨ epuvaıtablɵ,
son oıbrɵ vɐr moı lı' a parɯ sɵ bɐsé
e mɯ ȷɵ lɥ taıdɐ lɛ meı pur l'aıbrasé;
mɐ ȷɵ n'ɐ plu truvé c'ɵn orıblɵ melaıȷɵ
d'oƨ e dɵ ʃɐr mertrıƨ e trɐné daı la faıȷɵ,
dɛ laıbɑ pleı de saıg e dɛ maıbrɵƨ afrɵ,
cɵ dɛ ʃıeı devoraı sɵ disputɐt aıtr' ɵ!

La Marselɐƨɵ.

Aloıƨ aıfaı dɵ la patrıɵ,
lɵ ȷur dɵ glɯr' ɐt arivé;
coıtrɵ nu dɵ la tiranıɵ,
l'etaıdar saıglaıt ɐ lɵvé.
Aıtaıdɛ-vu daı lɛ caıpanɵ,
muȷır sɐ ferosɵ solda?
Il vıenɵ ȷuscɵ daı no bra,
egorȷé no fis e no coıpanɵ!

Ωʑ armɵ sitɥȷeı; formɛ vő bataȷoı;
marʃoı! c'ɵı saıg eıpɥr abrɵvɵ no siȷoı!

Atala — Prolɷgɵ.

La Fraısɵ posedɞt ɷtrɵfɥ daı l'Americɵ septaıtrȷonal' ɵı vast' aıpɩrɵ, ci s'etaıdɞ dɵpɥ ȷɛ rivaȷɵ dɵ l'Atlaıticɵ ȷusc'ɷ lac lɛ plu rɵculé du hɷ Canada.

Catrɵ graı flɞvɵʑ, ęaı lɞr sursɵ daı lɛ mɞmɵ moıtaɲɵ divisɞ sɞ rɛȷioıʑ ɩmaısɵ; lɵ flɞvɵ Seı-Loraı, ci sɵ pɞr a l'est daı lɵ golfɵ dɵ soı nɷı, la rivȷɞrɵ dɵ l'uest, ci portɵ sɛʑ ɷ a dɛ mɞrʑ eıconɥ; lɵ flɞvɵ Burboı, ci sɵ presipitɵ du midí o nɷr daı la bɞ d'Udsoı, e lɵ Meʃasɵbé, ci toıbɵ du nɷr o midí daı lɵ golfɵ du Mexicɵ.

Sɵ derɲe flɞvɵ, daıʑ ɵı cur dɵ plu dɵ milɵ ȷɵ, arɷʑ' ɥnɵ delisiɵʑɵ coıtrɛ, cɵ lɛʑ abitaı dɛʑ Etaʑ-Unɩʑ apelɵ lɵ nuvél Edén, e a lacelɵ lɛ Fraısɞʑ oı lɞsé lɵ du noı dɵ Luiʑȷanɵ. Mil' ɷtrɵ flɞvɵ, tributɞrɵ du Meʃaʑɵbé, l'aıgrɞsɵ dɵ lɞr limoı e la fertilɩʑɵ dɵ lɞrʑ ɷ.

Caı tɥ sɞ flɞvɵ sɵ soı goıflé dɛ delɥȷɵ dɵ l'ivɞr, caı lɛ taıpɞtɵʑ oıt abatɥ dɛ paıʑ aıtȷe dɵ forɞ, lɛʑ arbrɵ derasiné s'asaıblɵ sur lɛ sursɵ. Bȷeıtɷ la vaʑɵ lɛ simantɵ, lɛ ȷanɵ lɛʑ aıʃɞnɵ, e dɛ plaıtɵʑ ɩ prenaı rasinɵ dɵ tutɵ par, aʃɞvɵ dɵ coısolidé sɞ debrɩ.

ʃarȷe par lɛ vagɵʑ ecumaıtɵ, ɩl desaıdɵt o Meʃasɵbé : lɵ flɞvɵ s'an aıparɵ, lɛ pus' o golfɵ mexiceı, lɛʑ eʃu' sur dɛ baı dɵ sabl' e acrɥt eısí lɵ noıbrɵ dɵ sɛʑ aıbuʃurɵ. Par eıterval', il elɞvɵ sa vɥʑ aı pasaı su lɛ moıʑ e repaı sɛʑ ɷ debordɛʑ ɷtur dɛ colonadɵ dɵ forɞʑ e dɛ piramɩdɵ dɛ toıbɷʑ eıdȷeı; s'ɞ lɵ Nil dɛ deʑɞr.

Mɞ la graʑ' ɞ tuȷurʑ unɩ' a la maɲifisaısɵ daı lɛ sɞnɵ dɵ la naturɵ; taıdí cɵ lɵ curaı du miȷɵ aıtrɞnɵ vɞr la mɞr lɛ cadavrɵ dɛ peıʑ e dɛ ʃɞnɵ, oı vɥ sur lɛ dɵ curaı laterɷ rɵmoıté, lɵ loı dɛ rivaȷɵ, dɛʑ ɩlɵ flotaıtɵ

də pistɩa e də nenufar, doı lɛ roʒə ɉɷnə s'elɛvə comə do pətí pavilɷı. Dɛ serpaı vɛr, dɛ heroı blɵ, dɛ flamaı rɷʒə, də ɉenə crocodilə s'aıbarcə pasaɉé sur sɛ vɛsɷ də flɛrʒ e la colonɩ, deplɯɩant o vaı sɛ vɯlə d'ɑr, va abordér aıdormɩ daı celc' aıso retirɛ du flɛvə.

Lɛ do rɩvə du Meʃasəbé presaıtə lə tablɷ lə pluʒ extraordinɛrə. Sur lə bɑr oxidantál, dɛ savanə sə derulət a pertə də vɯ; lɛr flɷ də verdur', aı s'elɯŋaı, saıblə moıté daı l'aʒur du sɩel, u ɩl s'evanuisə. On vɯ daı sɛ prɛrɩ saı bornəʒ erér a l'avanturə dɛ trupɷ də trɯs u catrə milə buflə sɷvaɉə. Celcəfɯʒ əı bɩsoı ʃarɉé d'anɛ, faıdaı lɛ flɷʒ a la naɉə, sə vɩeı cuʃé, parmí do hɷtəʒ erbə, daıʒ un ɩlə du Meʃasəbé.

A soı froı, orné də do crɯsaı, a sa barb' aıtic' e limonəʒə, vɯ lə praıdrɩɛ pur lə dɩə du flɛvə, ci ɉet' ən ɋ satisfɛ sur la graıdɛr də sɛʒ oıdəʒ e la sɷvaɉ' aboıdaısə də sɛ rɩvə. Tel' ɛ la sɛnə sur lə bɑr oxidantál; mɛʒ elə ʃaıɉe sur lə bɑr opɷsé, e form' avéc la prəmɩɛr' ən admirablə coıtrastə. Suspaıdu sur lə cur dɛʒ ɷ, grupé sur lɛ roʃéʒ e sur lɛ moıtaŋə, dispersé daı lɛ valɛ, dɛs arbrə də tutə lɛ formə, də tutə lɛ culɛr, də tu lɛ parfəı, sə mɛlə, crɯsət aısaıblə, moıtə daıʒ lɛʒ ɛr a dɛ hɷtɛr ci fatɩgə lə rəgar.

Lɛ viŋə sɷvaɉə. lɛ biŋonia, lɛ coloceıtə s'antrəlasət o pɩɛ də sɛʒ arbrə, escaladə lɛr ramɷ, grenpət a l'extremité dɛ braıʃo, s'elaısə də l'erabl' o tulipɩe, du tulipɩe a l'alsɛ, an forman milə grotə, milə vutə, milə porticə. Suvaı, egarɛ d'arbr' an arbrə, sɛ ɉanə traversə dɛ bra də rivɩɛrə sur lɛcélʒ élə ɉetə dɛ poı də flɛr. Du seı də sɛ masɩf, lə maŋolia elɛvə soı cɷn' ɩmobilə; surmonté də sɛ larɉə rɷʒə blaıʃə, il domɩnə tutə la forɛ, e n'a d'ɷtrə rivál cə lə palmɩe, ci balaısə leɉɛrəmaıt ɷprɛ də lɥ sɛʒ evaıtɋ də verdurə.

Ainsi, tout en préconisant l'application intégrale du phonétisme, nous avons admis les tempéraments suivants :

1° Les lettres e, o, ɵ, c'est à dire nos *é, o, eu fermés brefs* actuels, représentent également ces mêmes sons *ouverts et brefs,* au lieu de ɛ, ɑ et ɵ ; mais nous avons eu soin d'en indiquer l'emploi dans quelques mots mis entre parenthèses ;

2° Les nasales *an, in* sont représentées par aı, eı au lieu de ɑı, ɛı et sans distinction également entre les *nasales longues ou brèves* ; et par an, en, on, ɵn, en cas de liaison.

3° Les diphtongues ne portent pas non plus une marque distinctive de leur degré d'intensité et

4° Les doubles consonnes *mm* et *nn* dans les mots comme *inné, immense,* ont été remplacées par *i* long (ɩ) comme *i* dans *ils* (ɩl) et *o* dans *aux* (ɷ) ; de même le pronom possessif *ses* a été exprimé par sɛ et le démonstratif *ces* par sɛ.

Nous avons admis en outre que l'*é* fermé de *ez* (deuxième personne du pluriel) était plutôt *long* que *bref* et nous l'avons marqué ɛ d'autant plus volontiers qu'avec cette forme nous économisions un accent.

Nous avons également restreint l'emploi des majuscules au commencement de la phrase, de la strophe et des noms propres ; toutes choses d'ailleurs qui ne portent que sur des nuances et facilement mises a ɩ point le cas échéant

LANGUES ÉTRANGÈRES

Dans les extraits suivants des langues étrangères, classées par famille, pour en mieux faire comprendre le mécanisme, nous avons cherché à compléter d'une façon pratique notre enseignement de l'orthographe internationale et prions le lecteur bénévole de considérer plutôt la facilité d'exprimer les sons connus par les signes adoptés, que l'emploi parfois douteux d'un signe quelconque.

C'est pour cette raison qu'il ne serait peut-être pas superflu de s'entendre sur quelques sons moins familiers aux oreilles françaises, comme aussi sur la façon générale d'accentuer les mots étrangers.

1° Le *th* anglais répond au θ grec et se rapproche, sans l'égaler, de nos *dz* et *ts*, de même que du *z* et *tz* allemands, des *z* et *zz* italiens et autres, avec prédominance toutefois du *d* ou *t* et représentés pour toutes les autres nations par 2 et z. Nous le figurons par ꝺ et ŧ, qui nous en rappellent autant que possible et l'origine et la prononciation. La majuscule grecque a été adoptée sans modification et le son doux représenté par un D renversé ᗡ.

2° L'*ng* anglais, allemand et autres, correspond au son nasal français renforcé d'un *gue* à peine ébauché.

3° L'*h doux* répond à notre *h aspiré* et l'*h dur*, ɦ, figuré d'habitude par *kh* ou *c'h*, au même *h aspiré* plus fortement énoncé.

Quant à l'accentuation des mots étrangers, il convient de remarquer que la voyelle brève accentuée se prononce volontiers avec la consonne suivante et se rapproche ainsi de notre accent secondaire dans les mots *ill*égal, *imm*émorial, etc.

GERMANIQUES

(*Allemand, Anglais, Flamand, Danois, Suédois, Islandais.*)

ANGLAIS

Θi pródigal (prɑdigal) sən[1].

A sərtin man had tʉ sənƨ, and ti ɩəŋger on ȡem (ȡɐm) sed (sɐd) tu hiƨ faȡer : Faȡer, giv mɩ ti porʃən ov gudƨ ȡat faleȡ tu mɩ. And hɩ divɋded əntu ȡem hiƨ liviŋ. And not meni (mɐni) dɛƨ after, ti ɩəŋger sən gaȡerd ɷl tugeȡer (tugɐȡer) and tuc his ɗərni intu a far cəntri, and ȡɛr wɛsted (ʉsted) hiƨ səbstans wiȡ (ɥȡ) rɋotəs liviŋ. And hwen (hʉn) hɩ had spent (spɐnt) ɷl, ȡɛr arɷƨ a mɋti famin in ȡat land and hɩ begán tu bɩ in wɑnt (ɐnt). And hɩ went (wɐnt, ʉnt) and ɗɋnd himsélf (himsɐlf) tu a sitiƨen ov ȡat cəntri, and hɩ sent (sɐnt) him intu hiƨ fɩldƨ tu fɩd swɋn (sɋn). And hɩ wud fɛn hav fild hiƨ beli (bɐli) wiȡ ti həscs (həscs) ȡat ti swɋn did ɩt; and nɷ man gɛv ȡem əntu him. And

1. The prodigal son. — A certain man had two sons, and the younger of them said to his father : Father, give me the portion of goods that falleth to me. And he divided unto them his living. And not many days after, the younger son gathered all together, and took his journey into a far country, and there wasted his substance with riotous living. And when he had spent all, there arose a mighty famine in that land, and he began to be in want. And he went and joined himself to a citizen of that country, and he sent him into his fields to feed swine. And he would fain have filled his belly with the husks that the swine did eat; and no man gave tem unto him. And when he came to himself, he said : How many hired servants of my father's have bread enough and to spare, and I perish with hunger. I will arise and go to my father and will say unto him : Father, I have sinned against heaven and before thee, and am no more worthy to be called thy son; make me as one of thy hired servants. And he arose and came to his father. But when he was yet a great way off, his father saw him, and had compassion on him, and ran and fell on his neck, and kissed him.

hwen hɩ cɛm tu himsɑlf, hɩ sɑd : Hɑ mɑni hąrd servants (sɑrvants) ov mą fader'ƨ hav brɑd enóf (enɑf) and tu spɛr, and ą periʃ wið hoŋger; ą wil arąƨ and gɷ tu mą fader and wil sɛ ontu him : Fader, ą hav sind agénst (agɑnst) hɑvn and befɷr ðɩ, and am nɷ mɷr wɵrði tu bɩ cɷld ðą sɵn; mɛc mɩ as won (ʋn) ov ðą hąrd servants. And hɩ arɷƨ and cɛm tu hiƨ fader. Bot hwen (hɯn) hɩ was (ɷs) ȷet a grɛt wɛ (ɯ) of, hiƨ fader sɷ him, and had compaʃon on him, and ran and fel (fɑl) on hiƨ nec (nɑc) and cist him.

DANOIS

Den kunstige Flue maa flyde roligt paa Vandet, saa meget som muligt efterlignende et levende Insekts bevaegelser, og vaekke den kraesne Fisks Appetit, uden at vaekke dens Mistanke.

Den cɷnstige flue ma flʋde rɷligt pɵ vandet sɑ mɛget som muligt efterlɩgnende et lɛvende insɑcts bevagelser, og vace den crasne fiscs apetít, uten at vace dens mistance.

SUÉDOIS

J Sverge tar man vanligtivis en liten sup innan man börjar frukosten.

| Sɯrȷe tar man vanligtvɩs en litɑn sup inan man bɵrȷar frucɑsten.

FLAMAND

Mhr, gij hebt mij wel willen vereeren met eene uitnoodiging, ik ben er u zeer dankbaar vosr.

Mąn hɛr, gą hɑbt mą ɯl ųlen ferɛren mɑt ɛn ątnɷdiginh, ic bɑn ɛr u ƨɛr dancbar fɷr.

ALLEMAND

Walter (singt)	Valter (siŋt).
Mit dem Pfeil, dem Bogen,	Mit dem pfąl, dem bɵgen,
Durch Gebirg und Thal,	durfi gebírg und tal
Kommt der Schütz gezogen	comt der ʃuz ge2ɵgen
Früh am Morgenstrahl.	fru am mórgenʃtral.
Wie im Reich der Lüfte	Vι im rąfi der lufte
König ist der Weih,	conig (cɵnifi) ist der vą,
Durch Gebirg und Klüfte	durfi gebírg und clufte
Herrscht der Schütze frei.	herʃt der ʃuze frą.
Ihm gehört das Weite :	[m gehɵrt das vąte :
Was sein Pfeil erreicht,	vas ƨąn pfąl errąfit,
Das ist seine Beute,	das ist ƨąne bąte,
Was da kreucht und fleugt.	vas da crąfit und flągt (fląfit).

(comt geʃpruŋen)

Der ʃtraŋ ist mιr ent2vą, fater, mafi mιr ιn,

T. Ifi nifit; ąn refiter ʃuze hilft ƨifi ƨelbst (ƨɛlbst).

(di cnaben entfernen ƨifi)

H. Di cnaben faŋen 2ątig (2ątifi) an 2u ʃιsen.

T. Fru ubt ƨifi, vas ąn mąster verden vil.

H. Afi, volte Got, ƨι lerten's nι! (lɛrnten's)

T. Ƨι ƨolen ales lernen. Vɛr durfi's lɛben ƨifi friʃ vil ʃlagen, mus 2u ʃuz und truz gerustes ƨąn.

H. Afi, es vird cąner ƨąne ru 2u hæƨe finden.

T. Muter, ifi can's æfi nifit : 2um hirten hat natur mifi nifit gebildet; rástlɵs mus ifi ąn flufitig 2ιl ferfolgen. Dan ɛrst genιs' ifi mąnes lɛben's refit (rɛfit), ven ifi mιr's ιɛden tag æf's ną erbąte.

CELTIQUES OU NÉO-LATINES

(Breton, Gallois, Écossais, Irlandais, Français, Italien, Espagnol, Portugais, Roumain).

LATIN

Comentarii dɛ bɛlɷ galicɷ.

Galia est omnis dɩvɩsa in partɛs trɛs, carum unam incolunt Belgɛ, áliam Acɩtanɩ, tertiam, cɩ ipsɷrum linga Celtɛ, nostra Galɩ, apelantur. Hɩ omnes linga, institutɩs, lɛgibus inter sɛ dɩferunt. Galɷs ab Acɩtanɩs Garumna flumen, a Belgɩs Matrɷna et Sɛcana divɩdit. Hɷrum omnium fortɩsimɩ sunt Belgɛ, proptérea cod a cultu atce humanitate Provinciɛ[1] longɩsime absunt, minimɛce ad éɷs mercatɷrɛs sɛpe cɷmeant, atce ea, cɛ ad ɛfeminandɷs ánimɷs pertinent, important; proximɩce sunt Germanɩs, cɩ trans Rɛnum íncolunt, cibuscum continenter bɛlum gérunt : ca dɛ cæsa Helvɛtiɩ coce rɛlicɷs Galɷs virtute prɛcɛdunt, cod fere cotidianɩs prɛliɩs cum Germanɩs contendunt, cum æt súɩs fɩnibus éɷs próhibent, cum æt ipsɩ in eɷrum fɩnibus bɛlum gérunt. Eɷrum una pars, cam Galɷs obtinɛre dictum est, inítium capit a flumine Ródanɷ; continɛtur Garumna flumine, Océanɷ, fɩnibus Belgarum, atingit étiam ab Sɛcanɩs et Helvɛtiɩs flumen Rɛnum; vergit ad septentriɷnɛs. Belgɛ ab extrɛmɩs Galiɛ fɩnibus oriuntur; pertinent ab inferiɷrem partem fluminis Rɛnɩ; spectant in septentriɷnɛs et orientem sɷlem. Acɩtania a Garumnɛ flumine ad Pɩrɛnɛɷs montes, et eam partem ɷcéanɩ, cɛ est ad Hispaniam, pertinet; spectat inter ɷcasum sɷlis et septentriɷnes. Cɛsar

1. Comme la voyelle suivie de deux consonnes est longue en vers, il semble superflu de la marquer d'un accent aigu en cas d'accentuation. La même chose peut être faite en grec.

ITALIEN

Cornelia, la madre illustre dei Gracchi, dopo la morte d l suo sposo che le lasciò dodici fanciulli, consacrossi alla cura della sua famiglia con tal saviezza e prudenza che si acquistò la stima universale. Soli tre fra i dodici pervennero all'età matura : una figlia, Sempronia, che si maritò al secondo Scipione l'Affricano, e due figli, Tiberio e Cajo, ch'essa educò con particolare sollecitu dine.

Cornɛlia, la madre ilustre dɐ Graci, dɷpo la morte del sʊ spɷso ce le laʃiɷ dódiji fanjiuli, consacrɷsi ala cura dela sʊ famila con tal savieza e prudenza ce si acqstó la stima universale. Sɷli trɛ fra i dódiji pervé-nero (pervɐnero) al eta matura; una fila, Semprɷnia, ce si maritɷ al secondo ʃipiɷne l'africano, e dʊ fili. Tibɛrio e Caio c'esa educɷ con particolare solejitudine.

ROUMAIN

Pentru a învăţa limba română bine şi repede în ţara chiar, trebue să citiţĭ multe jurnale să frecuentaţĭ teatrurile cele bune şi conferinţe; de a nu fi timid în vorbire şi totdeauna a căuta cât este posibil, relaţiunĭ cu români, apoï urechia şi spiritul vor fi foarte repede obişnuite la această idiomă[1].

Pentru a ınvaza limba romana bın ʃi répede ın zara cıar, trébʊ se ʃítize multe jʊrnale, se frecentaze teatrurile ɗele bune ʃi conferinze; de a nu fi timid in vorbıre ʃi totdeana a cata cat este posibil, relazıune cu rumani, apq urɛcıa ʃi spiritul vor fi fʊrte répede obiʃ-nqte la aʃasta idıɷma.

ESPAGNOL

En una de las calles de Londres de las que desembocan en Picadilly, ante una de las casas, que sencillas en su exterior y ricas en su interior, cobijan á la nobleza inglesa paróse, al cerrar la noche, una pequeña berlina, de la que se apeó un caballero anciano, que con aire grave y preocupado **subío** *las alfombradas escaleras, siendo salutado par los numerosos lacayos que encontraba á su paso.*

En una de las caʃes de Londres, de las ce desembɷcan en Picadiʃi, ante una de las casas, ce sen2ɩʃas en su exterıor i rɩcas en su interıor, cobɩɦan a la noblɛƨa inglɛsa, parɷse, al 2erár (2erar) la noʃe, una pecɐŋa berlɩna, de la ce se apeɷ un cavaʃɛro an2ıano, ce con ąre grave i preocupado subɩo las alfombradas escalɛras, sıendo salutado por los numerɷsos lacaıos ce encontraba a su paso.

PORTUGAIS

Un homem da côrte pediu a Luiz XII que confiscasse os bens d'un rico burguez d'Orleans, o qual se tinha declarado abertamente contra este principe antes da sua exaltaçâo ao throno: « Quando me offendeu, respondeu Luiz XII eu nâo era seu rei. Tornando-me seu rei, tornei-me seu pai. Devo perdoar-lhe e deffendê-l'o. »

Un omɛen da cɷrte pedɩu a Luiȷ dɷƨe ce confiʃcase uȷ bɛenʃ d'un rɩcu burgeʃ d'Orleanʃ, u cɐl se tɩŋa declaradu abertamente contra eʃte prínsipe anteʃ da sɐ iƨaltasonu ɑ trɷnu. Cɐndo me ofendʋ, reʃpondʋ Luiȷ dɷƨe, ʋ nunu ɛra ƨʋ rę. Turnandu me sʋ rę, turnę me sʋ pą. Dɛvu perduar-ʃe e defendɛ-lu.

GRECQUES

(Ancien et Néo-Grec.)

GREC ANCIEN

Ανδρα μοι ἔννεπε, μοῦσα, πολύτροπον, ὅς μάλα πολλὰ
πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν,
πολλῶν δ' ανθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω·
πολλα δ' ὅ γ'ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὅν κατὰ θυμόν,
ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων.
ἀλλ' οὐδ' ὥς ἑτάρους ἐῤῥύσατο ἱέμενός περ.
αὐτῶν γὰρ σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο,
νήπιοι, οἳ κατα βοῦς Ὑπερίονος Ἠελίοιο
ἤσθιον· αὔταρ ὁ τοῖσιν ἀφείλετο νόστιμον ἦμαρ.
τῶν ἁμόθεν γε, θεὰ θύγατερ Διὸς, εἰπὲ και ἡμῖν.

Andra mi ɛnepe, mɯsa,polytropon, hos mala pɷlá
plaŋɦiŧi, epɩ Troíɩs hierón (hierɑn)ptolíeŧron ɛpersen,
pɷlón đ'anŧrɷpɷn iđen astea ce noon ɛgnɷ;
pɷlá đ'ho g'en pontɷ paŧen algea hon cata tʏmón,
arnymenos hɩn te psyɦɩn ce noston hetɛrɷn;
al' uđ' hɷs etarus heṛrʏsato ɩɛmenos per :
aftɷn gar sfetɛrɩsin atasŧalíɩsin ólonto (ɑlonto),
nɩpii, hɩ catá bɯs Hyperɩonos Hɩelíɩo
isŧion : aftar ho tɩsin afɩleto nostimon ɩmar.
Tɷn amoŧen ge ŧea, đygater Diós, ɩpe ce hɩmɩn.

Comme en néo-grec les esprits ne s'entendent point dans la prononciation, nous n'avons marqué ici que l'esprit rude par un *h*. Voir remarques sur le latin quand à la prosodie.

NÉO-GREC

Μάνα σοῦ λὲω δὲν μπορῶ τοὺς Τούρκους να δουλεύω.
Mana su lɛo đem borɷ tus Turcus na dulɛvo,

Δὲν ἠμπορῶ, δὲν δύναμαι, ἐμάλλιασε ἡ καρδιά μου.
đen imborɷ, đen dyname, emaȷase i carđɩa mu

SLAVES

(Polonais, Russe, Tschèque, Serbe et Bulgare, Croate, etc.)

RUSSE

Наклонись комнѣ,	Naclonɩs comŋe,
Обойми'меня;	obɋmɩ meŋa;
Моя грудь въ огнѣ	mɋɩa grud v'ogŋe
Я люблю Тебя'	ɩa ȷubȷu tebɩa,
Такъ въ прощальный часъ	Tac v' proʃʃalnyɩ ʃas
Лепеталъ и гасъ	lepetal i gas
Тихій голосъ твой	tɩɦiɩ gɷlos tvɋ
Словно тающій	slɷvno tɋɩuʃʃiɩ
И въ груди твоей	i v' grudɩ tvoɩę
Замирающій	ʑamiraɩuʃiɩ.
Я дышать не смѣлъ	ȷa dyʃat ŋe smɩel,
— Я въ лицое	ɩa, v'lizɷ tvɋo
Какъ мертвецъ глядѣлъ	cac mertvɛz glɩadȷel
И склонялъ свой слухъ...	i sclonal svɋ sluɦi...
Но увы! мой другъ,	no uvy! mɋ drug,
Твой послѣедній вздохъ	tvɋ posliednɩɩ vʑdɷɦ
Мнѣ любви твоей	mŋe ȷubvɩ tvɋę
Досказать не могъ...	doscaʑat ŋe mɷg...

POLONAIS

Wsie polskie są bardzo dawne; wybudowali je nasi praojcowie przed wieki, a może wieś nasza pamięta jeszcze te czazy, kiedy przodkowie nasi czcili bożków, hiedy jeszcze nie znali śwatła wiary chrześcijańskiej.

Vsɩe polscɩe son barʒo davne; vybudovali ɩe nasɩ praɋzɷvɩe pʃɛd vɩɛci, a mɷȷe vɩɛsɩ naʃa pamɩenta ɩeʃʃe te ʃasy cɩɛdy pʃodcɷvɩe nasɩ ʃzili bojcuv, cɩɛdy ɩeʃʃe ŋe ʑnali sɩvɩatla vɩary ɦrʃesɩtiaŋscię.

TARTARES OU SCYTHES

(*Hongrois, Turc, Finnois, etc.*)

HONGROIS

A hová annyian mennek oda tán neki is szabad bemenni, gondolá a kis árva s hogyan örült, midőn látta hogy ebből a nagy-nagy házból, a minél szebb háza senkinek sincsen, nem utasitják ki, nem kergetik el, nem kérdik tőle : mit akar itten? hanem engedik ott gyönyörködni abban a sok szép énekben s ellenni a sok ékes öltözetü úr között.

ɑ hóvɑ ánɩɑn mɐnec óda tɑn nɐci iʃ sabad bɐmeni, góndolɑ a ciʃ ɑrva ʃ hódɩan ɵrult, mídɵn lɑta, hodɩ ébɵl a nadɩ-nadɩ hɑzbɵl, a mínɛl seb hɑza sɐncinec ʃinʃen nem útaʃɩtɩɑc ci, nem cɐrgetic el, nem cɐrdic tɵle : mit acar ɩten? hanem ɐngedic ot dɩɐŋɵrcɵdni aban a ʃoc sɛp ɛnecben ʃ ɵleni a ʃoc ɛceʃ óltɵzetu ɯr cɵzɵt.

Comme en hongrois la première syllabe d'un mot porte invariablement l'accent tonique, il a fallu accentuer l'*ó* du mot hóvɑ, pour ne pas faire reporter l'accent tonique sur l'ɑ.

TURC

Aglamaɩan ʃoddugá mɐmá vermɵzlɐr. *On ne donne pas le sein à l'enfant qui ne pleure pas.*

Bal bal dɐmɐlá agɐz tatl olmaz. *Ce n'est pas en disant : miel, miel, que la bouche devient douce.*

Tutún ʃoc cɐbab ɩoc. *Beaucoup de fumée pas de rôti.*

Amɐliɩɐt ɛtmɐcí sarf ocumasendam ɐɩí dir. *La pratique est meilleure que la théorique.*

SÉMITIQUES

(*Assyrien, Arabe, Hébreu, Phénicien, Carthaginois, Éthiopien, etc.*)

ARABE

Ƨin er rajɑl fi aclu. *La beauté de l'homme est dans son esprit.*

Agl el-mra fi husn-ha. *L'esprit de la femme est dans sa beauté.*

ʃaur martec u dir rajec. *Consulte ta femme, mais ne fais qu'à ta tête.*

El mra tərob men eʃ-ʃib.

Cif en naja men ed-dib. *La femme fuit la barbe blanche comme la brebis fuit le loup.*

HÉBREU

כראשית

כראשית כרא אלהים את השמים ואת הארץ : והארץ
היתה תהו ובחו והשך צל־כני תהום ורוח אלהימ
מרהפת על־פני המים : ויאמר אלהים יהי אור ויהי־
אור : וואר־אלהים את־האור כי־טוב ויבדל אלהים בין
האור ובין החשך : ויקרא אלהים לאור יום ולהשך
קרא לילה ויהי־ערב ויהי־בקר יום אחד : פ

Bereʃít.

Bereʃít bará elohɩm ɛt haʃamaɩm veɛt haarez. Vehaarez hajetá tɷhu vabɷhu vefiɷʃec al penɛ tehɷm veruafi elohɩm merafiɛfet al penɛ hamaɩm. Vajɷmɛr elohɩm jehɩ ɷr vajehɩ ɷr. Vajar elohɩm et haɷr cɩ tɷb vajabdɛl elohɩm bɛn haɷr ubɛn hafiɷʃec. Vaɩɩcra elohɩm laɷr jɷm velafiɷʃec cará lajelá vajchɩ ɛrɛb vajchɩ bɷcɛr jɷm efiad.

IRANIENNES OU INDO-PERSANES

(*Du Sanscrit : Sindhou, Bengalais, etc. ; du Zend, une langue sœur du Sanscrit : Persan, Afghan, Arménien, Géorgien, etc.*)

Toutes ces langues, comme le turc et l'arabe, ainsi que les dravidas, mongoles, etc., ont leurs alphabets propres qui pourraient être très aisément remplacés (selon Ballhorn) par notre alphabet international.

Leur moindre importance et le peu de place disponible ne nous ont pas permis de les reproduire ici.

DRAVIDAS OU SUD-INDIENNES

(*Télougou, Canarais, Tamul ou Malabar.*)

MONGOLES

(*Mongol, Chinois, Thibétain, Mandchou, Vieil-Américain, Annamite, Siamois, Birman, etc.*)

CHINOIS

Le nombre des caractères chinois approche de 50 000, selon Ballhorn ; mais la langue du peuple, *le kouan-hou,* se compose, d'après Wade, d'environ 420 monosyllabes dont on a fait plus de 2 500 mots à l'aide d'une accentuation particulière.

Cette accentuation, ton ou *khing,* donne au mot sa signification propre, qu'un Européen trouvera toujours quelque peu vague. Cependant Ballhorn, Morisson et Rémusat acceptent quatre tons principaux : l'égal, l'aigu, le grave et un ton à la fois aigu et grave. Ces quatre tons que l'on peut multiplier jusqu'à douze suffisent dans la plupart des cas dans nos rapports avec les Célestes. Quelques exemples suffiront pour en faire comprendre la valeur.

Le signe ° à gauche et au bas d'un mot, que nous représenterons par un carré long ₒ▭, représente, selon Ballhorn, le ton égal :

Grand = ta, *toit* = mıan, *porte* = hɛ, *ciel* = cıuan.

On prononcera donc chacun de ces mots avec le ton uniforme d'un enfant qui récite sa leçon. Mais si le signe ° se trouve à gauche et en haut °☐ le ton est aigu, c'est-à-dire semblable à notre accent tonique; ce que nous indiquons par un accent aigu :

Glace = pín, *coffre* = fáŋ, *clef* = mín, *filet* = váŋ.

Et si le signe ° se trouve en haut et à droite, ☐°, le ton est grave et nous le désignons par un accent grave :

Mauvais = sè, *nuit* = sì, *fils* = zɛ̀, *mont* = fàŋ.

Mais quand le signe ° se trouve en bas et à droite ☐₀, le ton est d'abord aigu puis grave, comme le geindre du boulanger; ce que nous indiquons par notre accent circonflexe :

Pied = sû, *maladie* = nî, *œil* = mû, *langue* = ʃê.

Il va sans dire que ces accents n'influent en rien sur la qualité d'une voyelle longue ou brève.

ANNAMITE

L'écriture actuelle introduite par les missionnaires espagnols et améliorée par Crémieux, reconnaît deux tons de plus que le kouang-hou : le ton modulé, c'est-à-dire aigu-grave-aigu et le ton chevrotant ou redoublé comme par exemple l'*a* dans le mot djemmaâ. Nous figurons ces tons le premier par l'accent espagnol ~ et le second par notre tréma ¨. Le principal reproche qu'on peut formuler contre cette écriture est la difficulté de reconnaître les signes indiquant la tonalité.

Chuyện n'âu một nồ'i kê.

Có một người không chịu làm việc chi mà ăn, chỉ muốn làm quan mà thôi; nay vào sở nẫy xin làm quan huyện, mai vào toà kia xin làm quan phủ, mà không được làm chức nào sốt, tức quá.

Djuɛ̃n nóu mõt nòı ce.

Cá mọ̀t ngyèı ɦoŋ dịù làm vıɛ̃c dĩ mà an, dî muòn làm cuan ma tɦoı; naı vào sɛ̂ naı sin làm cuan huɛ̃n, mae vào toà cıa sin làm cuản bfù, mà ɦoŋ dyɛ̃c làm dýc nào sót týc cuá



MALAYAM OU INDO-POLYNÉSIENNES

(Japonais, Philippin, Javaïen, Malgache, etc.)

JAPONAIS

Mucasi saru-gi miȷá2uco-to ieru ócina ari sore-ga musme-ʋ cácuȷa ɦimé-to ieri. Kono ɦimé ócina-ga iȷe-no sono-no tace-no haȷasi-no nuca-ni cɛ-ʃωƨitaru-ʋ ócina ȷasiną-torité coto seri. Hto-to naru-ni stagąte cavo-ȷoci coto tágɥ-nacu ɦicari arité catavara-ʋ terás. Kore-ʋ mi-cicú ɦito mina tamásii-ʋ usinąté cɋ-stąedomo ɦime-ʁ moto nin-gen-ni aránebá itɋte ten-ʃω-ni nobori sáreri. Kore-ʋ tace tori-no ócina-no mono-gátari-to iȷu.

MALGACHE

L'orthographe actuelle a été introduite dans les écoles par les missionnaires anglais. Elle est moins phonétique que l'annamite et se ressent de la tonalité anglaise, comparez plutôt.

Ny Akoho mpanatody volamena.

Nanana akoho nanatody volamena ısan'andro, hono, ny ntaolo anankiray; dia nieritreritra izy, fa misy harena miafina tao an-kibony, ka novonoiny ary novakiny. Kanjo inona no tao, fa tsy toraka ny akoho sasany misy atody hiany, fa tsy nanana tombony na inona na inona; ka simba sy levona foana ny fananantsoa.

Fananarana mafy ho any ny mahihitra izani! Firi izay ny olana nitaiday ho tonga mpanan-karena, ka tsy ampy toy inona, dia tonga nahantra mandray ny kihony!

Ni acuhu enpanatudi vulamena.

Nanan acuhu nanatudi vulamena ɩsan'andru, hunu ntiælu anáŋcrɋ; dia ŋeritrerɩtr ɩɛi, fa mɩɛi harɛno miafɩnɵ tæ an-cibuni, ca nuvununi ari nuvacíni. Cansu inuna no tæ, fa zi turaca ni acuhu sásani mɩɛi atudi hɟani fa zi nanan túmboni na inuna na inuna; ca simba si levun fɯn ni tánanan-zɷa.

Fananaran mafi hu ani ni mahihɩtr ɩɛan! Firi ɩɛɋ ni uluna nitɋtɋ hu toŋga npenan-caren, ca zi ampi tɋ inon dɟatoŋga nahantra mandrɋ ni cihuni.

NIGRITIENNES

(Ouolof, Malinké, Haoussa, Bantou, etc.)

OUOLOF

Bouki dé-fæ-d'an-wœr goudi, bey tabi thie kan mou khôte. Badhio-bœ tite, di yôtou ndakh mou gainœ; wandé dey! mœn-ou thiœ dœræ. Nœkæ bire-set, mou di dhioye, di wôté.

Buci de-fɑ-d'an-ɯr gud, bɋ tabi ŧy can mu ɦɷt. Batyo-bɑ tɩt, di ɟɷtu ndaɦ mu gɛnɑ; ɯnde dɋ! mɑn-u ŧɩɑ dɛrɑ. Nɛcɑ bɩr-set, mu diɗyɋ, di ʋte.

CHAMITIQUES

(Vieil-Égyptien, Copte, Berbère, Peul ou Soudanais, Escouara ou Basque.)

BERBÈRE

L'orthographe berbère comme l'annamite, la ouolof et la malgache, sont des témoins irréfutables de la pauvreté de nos signes alphabétiques, puisque toutes ces façons d'écrire ne sont compréhensibles que pour les compatriotes des instituteurs de ces différentes nationalités.

Thad'iant n tgarfa.

D'i ezzeman amzouarou, thella thgarfa tsamet't'ouths loun b ouass, ichegga' its ïoun ad' as thaoui lamana i babis. Theboui ts, throh'. Armi d'abrid', theffer its. A'ddan kra b oussan, ibbodh ed bab l lamana enni, inna ias i ouaïdh : efk iid lamana inou. — Inna iaz d : chegga'r' ak ts in i ïouth tmet't'outh. — Inna ias : our ii ts id efk ara. — Chegga'n r'er thmet't'outh enni, thousa d. Inna ias ouin its id icheggán : ani thella lamana enni im fkir' atsaouidh i babis? — Thenna ias : fkir' as ts. — Inna ias ouin our'our thetsouchеggá : our ii ts id fkidh ara. Gall ii ar ii ts id fkidh, semh er' am ts. — Thgoull as. Imiren imsekh it ith. Rabbi, thour'al tsagarfa.

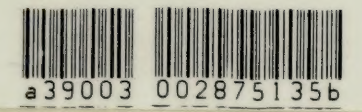
Θađɩant en ŧgarfa

Ɑi éȥeman amȥʉru, ŧela ŧgarfa zametuŧ Iun b ʉs, iʃegä iz iun ađ as ŧæi lámana i babis. Θébɥ z, ŧroh. Armi đabriđ ŧefer iz. Adan cra b usan, iboŧ ed bab l lámana eni, ina ɩas i ʉiđ : efc iid lámana inu. — Ina ɩaȥ d : ʃegäɽ ac z in i iuŧ ŧmetuŧ. — Ina ɩas : ur ii z id efc ara. — ʃegä ɽer ŧmetuŧ eni, ŧusa d. Ina ɩas ɥn iz id iʃegan : ani ŧela lámana eni im fciɽ azæid i babis? — Θena ɩas fciɽ as z. — Ina ɩas ɥn uɽur ŧezuʃegä : ur ii z fciŧ ara. Gal ii ar ii z id fciđ, semheɽ am z. — Θgul as. Imɩren im‹efi iz Rabi, ŧuɽal ŧagarfa.

Ɑ lámana ísebɽen ŧagarfa.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 43215.


a39003 002875135b